Bordeaux, Henry
Le Maréchal Fayolle

940.92
F295.yB

UNIVERSITY
of
PENNSYLVANIA
LIBRARIES

940.92
F 295.y B

LES GR... 4-18
Collection ... érique"

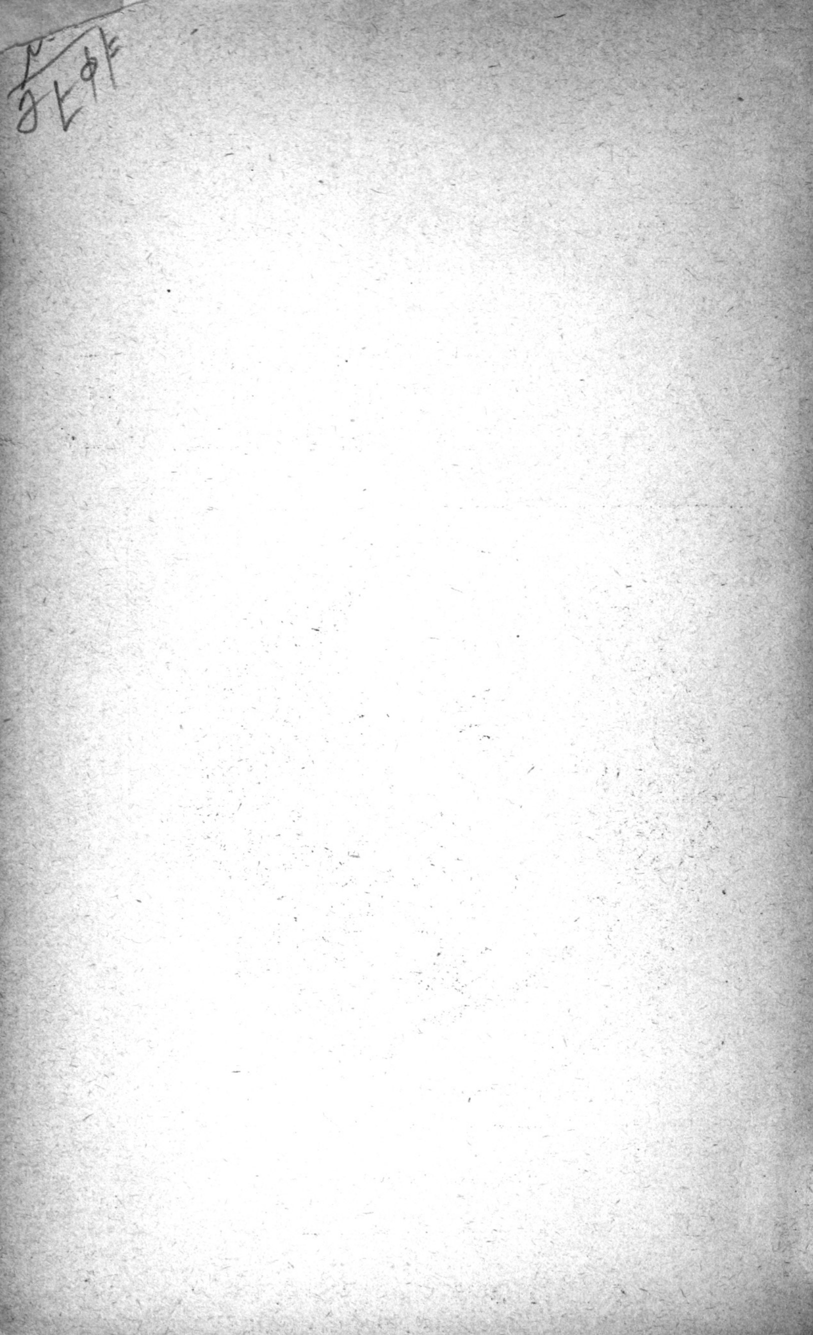
University of Pennsylvania Library
Circulation Department

Please return this book as soon as you have finished with it. In order to avoid a fine it must be returned by the latest date stamped below.

1868 W 90M-11-51

FA... E

PARIS - 21, rue Hautefeuille, 21 - PARIS



LE MARÉCHAL FAYOLLE

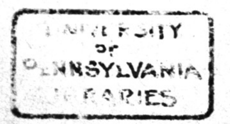
HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

LE MARÉCHAL FAYOLLE



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
—
MCMXXI

940.92
F 295.yB



LE MARÉCHAL FAYOLLE

Mme de Sévigné, dans une de ses lettres, parle avec une admiration familière de ces âmes « droites comme des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent ». Fayolle est de ces âmes-là ; car la droiture est le trait qui s'est inscrit le plus nettement sur ce visage large et solide, aux yeux clairs, aux yeux de Celte restés si jeunes, presque ingénus, comme dans cette vie limpide, sans intrigues ni complications. Les événements ont mis le maréchal Fayolle au premier plan : il ne s'était jamais soucié des événements et il eût accepté d'un cœur égal l'obscurité et la renommée, la bonne et la mauvaise fortune. Il touchait au repos quand la guerre mondiale éclata. Il avait mené jusque-là une existence utile, laborieuse, sans bruit, et il s'en était fort bien contenté. Mais il faisait partie de cette réserve des forces françaises où l'on est trop heureux de puiser

quand les circonstances graves réclament, au lieu des hâbleurs et des faiseurs, des hommes. Tour à tour appelé à commander une division, un corps d'armée, une armée, un groupe d'armées, à chaque échelon qu'il gravissait il a montré la même aisance, la même simplicité brusque et bienveillante ensemble, le même parfait équilibre. C'est tout à fait un homme de chez nous, du temps que l'on n'y marchait pas sur la tête : un de ces hommes dont les anciens livres de raison nous révèlent l'action efficace à la tête d'une propriété ou d'une industrie, comme à la tête d'une famille, comme à la tête de la cité : bons administrateurs de la maison, bons administrateurs des deniers publics quand on les leur confiait, économes, prudents, pondérés, de jugement sain, jamais troublés par les idéologies, portés d'instinct aux réalités, méprisant les songe-creux, préservés des aventures, sans préjugés devant les innovations, de taille à dominer les situations les plus nouvelles parce qu'ils ont la tête bien faite, et le cœur et l'esprit à leur place. Ces hommes-là sont tout simplement de la race des Sully, des Turenne et des Colbert.

I

LA VIE D'UN OFFICIER AVANT LA GUERRE

Marie-Emile Fayolle est né au Puy, la ville des églises et des pèlerinages. On sait que la mère de Jeanne d'Arc, Elisabeth Romée, y vint prier pendant que sa fille se rendait auprès du roi de France à Chinon. On y respire l'air des hauteurs spirituelles. Qui a vécu là son enfance ne l'oubliera guère, si de bonne heure son imagination a été dressée à recueillir les impressions qui des clochers rayonnent comme des vols de pigeons dans l'espace : la vie lui apparaîtra plus noble, plus chantante, plus ailée.

Or le futur chef d'armées vécut une enfance pieuse dans un milieu de scrupuleuse honnêteté et de vertus familiales. Son père était fabri-

cant de dentelles, c'est-à-dire qu'il en organisait la confection dans les campagnes, les mettait en état et en valeur, pour les répandre ensuite dans le monde entier. Intelligence large et ouverte, il devint même un des principaux représentants de cette industrie qui fait la fortune du Velay où les siens s'étaient installés vers le milieu du XVIIe siècle, et fut longtemps président du tribunal de commerce du Puy.

La famille de sa mère était originaire des Cévennes et de race très ancienne. Un curé du pays, l'abbé Fargier, en a pu suivre l'histoire depuis le XIVe siècle. Comme on le voit, de part et d'autre, du côté paternel comme du côté maternel, il appartenait à ces familles fortement racinées dans le sol, mi-bourgeoises, mi-terriennes, saines et pures, et par surcroît religieuses, si religieuses que, des deux frères de son père, l'un est mort chanoine de la cathédrale, et l'autre qui appartenait aux missions étrangères partit aussitôt après son ordination et ne put jamais revoir son pays. Lui-même eut un frère, jésuite, qui mourut en exil à Wörishofen.

Mais celle qui forma véritablement son esprit, ce fut sa mère. Il les faut bien aller

chercher jusque dans la retraite où se plait leur humilité, ces bonnes femmes de France qui ont fait la force de notre pays en achevant de former les hommes qu'elles ont mis au monde. Celle-ci était une véritable sainte. Elle n'avait pas besoin de phrases pour être comprise. Son autorité était sûre et secrète. A la déclaration de guerre, elle se contenta de dire à son fils : « *Fais tout ton devoir.* » Un Fayolle sait ce que signifie ce *tout* dans une telle bouche. Elle mourut à la fin de 1916, dans un abandon complet à Dieu. Son fils la put assister : ce fut la seule permission que prit le maréchal durant toute la guerre.

A évoquer de telles familles, si simples et si grandes ensemble, on se rend compte qu'on touche le fond de l'ancienne France. Soumettez-les à une haute culture intellectuelle : elles donnent tout naturellement ce qu'on peut en attendre de plus grand, des évêques, des généraux, des administrateurs, des savants. Leur distinction morale leur a fait franchir d'avance toutes les étapes. Et leurs descendants gardent la tête libre dans les postes les plus importants. Leur caractère est toujours au-dessus de leur ambition.

Elevé au petit séminaire, — où il apprit fort bien le latin, — Emile Fayolle fut de ces élèves qui, réussissant également dans toutes les branches, n'affirment pas dès l'adolescence une vocation déterminée. La guerre de 1870 lui donna la vocation militaire, comme elle l'inspira à nombre de jeunes gens au cœur généreux, touchés de l'infortune de la patrie et désireux de se consacrer à son relèvement. Encore cette vocation n'était-elle pas très éprouvée. Envoyé par ses parents à la rue des Postes, il se prépara à l'Ecole polytechnique où il entra en 1873, deux ans après Foch, et d'où il sortit dans un très bon rang. Si le rang eût été meilleur encore, il en fût sorti ingénieur et se fût accommodé d'une carrière civile. Il eût bâti des ponts et creusé des mines, facilité les communications ou fourni la houille aux usines avec cette supériorité dans le métier qui lui vient de l'examen attentif des faits et de l'absence de tout système préconçu.

Au sortir de Fontainebleau (1875), le régiment (16e régiment d'artillerie) apparut, aux yeux de ce grand garçon studieux qui avait toujours été au collège, comme une école de

plein air où l'on respire plus librement. Il fut, sans le moindre effort, un excellent officier. Comment ne l'eût-il pas été ? Il acceptait la discipline avec une bonne humeur qui lui ôtait toute contrainte. Et, — comble de chance, — voici que son régiment était désigné pour faire campagne : une bonne petite campagne de neuf mois en Tunisie, juste de quoi prendre, en pleine jeunesse, un bain de lumière africaine et de quoi montrer comment on supporte allègrement la fatigue physique. Cette gentille campagne est, avant la grande tragédie, presque le seul épisode d'une carrière tout unie.

Le lieutenant Fayolle est nommé capitaine en 1882. Pendant six ans, il est instructeur d'équitation au 36e régiment d'artillerie, puis il commande une batterie pendant deux ans. A ces carrières toutes droites, menées par des générations d'officiers qui, pour la plupart, faute des circonstances, n'eurent jamais l'occasion de faire reconnaître leur pleine valeur, nous devons le maintien dans notre pays de l'organisation militaire, cette conservation latente de l'esprit guerrier qui, avec les vertus de la race, nous a permis de « tenir le coup »

dans les plus redoutables périls qu'une nation ait pu traverser. Ces éducateurs modestes et obscurs ont eu, même absents par la mort ou la retraite, leur part dans la grande guerre.

Le capitaine Fayolle entre à l'Ecole de guerre en novembre 1889. Elle était alors très brillante : les Maillard, les Bonnal y enseignaient avec éclat. Le capitaine Fayolle ne prévoyait pas qu'il y enseignerait à son tour : il n'a jamais fait un pas pour se mettre en évidence et n'a jamais sollicité un seul des postes où il devait paraître à son avantage. A la sortie, il est nommé stagiaire à l'état-major de l'armée et après deux ans de stage il est appelé à l'artillerie de Paris. Entre temps, il avait été promu chef d'escadron (1894). Quand il prend le commandement d'un groupe (1895), il revient à ce 16e régiment d'artillerie où il avait débuté comme lieutenant. Toute sa carrière dans la troupe oscillera entre deux régiments : le 16e et le 36e.

Cependant, il était guetté. Le général Renouard, qui commandait alors l'Ecole de guerre, l'avait étudié au cours de ces voyages d'état-major qui complètent à l'air libre les cours trop enfermés. Il lui proposa de le

prendre comme professeur adjoint au cours d'artillerie que professait le colonel Ruffey. Ainsi le commandant Fayolle rentra-t-il à l'Ecole de guerre (novembre 1897); il y trouva ou il y retrouva le lieutenant-colonel Foch qui enseignait la tactique générale, le commandant de Maud'huy et le commandant Pétain qui étaient chargés de l'infanterie.

Au bout de quatre ans, il remplaçait le colonel Ruffey et devenait professeur titulaire (1900) : il le devait rester sept ans. Son cours d'artillerie montrait en lui un de ces novateurs tranquilles qui affirment leurs convictions sans aucun souci de déranger les modes, de bouleverser les préjugés, de froisser les gens en place. Il osait proclamer l'importance de la concentration des feux et l'obstacle qu'ils dressent devant une progression. Si cette importance n'était pas niée, elle était discutée et réduite, car elle gênait la théorie d'offensive à outrance qui commençait de se faire jour. Réaliste, ennemi des systèmes, le commandant Fayolle traitait la guerre comme un problème dont il faut rassembler toutes les données avant d'en chercher la solution.

Plus tard, à la veille de la guerre, en 1913,

le général Fayolle a publié chez Lavauzelle un petit livre, *Concentration des feux et concentration des moyens*, où il a repris ses thèmes favoris et leur a donné un tour si vif et clair que la lecture en est extrêmement plaisante. On l'y retrouve tout entier, avec sa bonne humeur, la solidité de son jugement et ce don de faire triompher les vérités élémentaires trop oubliées. Pour en donner une idée, j'y puiserai quelques exemples.

Longtemps, l'artillerie de campagne allemande avait été fort inférieure à la nôtre : pendant dix ans (de 1897 à 1907), tandis que l'artillerie française était armée d'un canon à tir rapide, à bouclier, pourvu d'un appareil de pointage permettant de se couvrir du terrain, l'Allemagne ne pouvait lui opposer qu'un canon à tir lent, sans protection aucune et obligé de combattre à découvert. On ne dira jamais assez ce que nous devons aux inventeurs de notre matériel d'artillerie de 1897 : sûrement d'avoir reculé la guerre et, pour une bonne part, de l'avoir gagnée. Notre méthode de combat put donc, pendant un certain temps, être fondée sur l'infériorité du matériel allemand. Mais cette infériorité, à partir de 1907,

allà en diminuant, tandis que pour l'artillerie lourde elle croissait en sens inverse. Or il se trouvait déjà des amateurs de duperies qui, sous le prétexte d'entretenir notre moral, préconisaient la politique de l'autruche : gardons, disaient-ils, la conviction de notre supériorité, cela nous donnera confiance. « Ce serait une erreûr grave, répond le général Fayolle, que d'entretenir des illusions dans les esprits en dépréciant un adversaire dont il importe, au contraire, que nous sachions très exactement, jour par jour, ce qu'il est, ce qu'il vaut, ce qu'il fait. » Un Fayolle est toujours pour la vérité : de là, la netteté de son caractère et la rectitude de ses opinions.

Il préconisait encore la méthode de concentration des feux qui rencontrait de grands adversaires. Pour se rendre compte de sa manière, il faut voir comme il replace les théories dans la réalité. Lisez ce passage plein d'humour. Ainsi Molière traitait-il les philosophes, — à coups de bâton :

L'hiver dernier, dans un exercice sur la carte auquel assistaient le commandant du corps d'armée et le général de division, le parti rouge (1 brigade, 6 batteries), chargé d'agir dans le flanc d'une colonne du parti bleu, s'était heurté à une flanc-

2

garde (4 bataillons, 2 batteries) dont la mission était précisément de couvrir la marche de ladite colonne.

Le parti rouge attaque et le combat d'artillerie se développe suivant le rite habituel : les deux batteries du parti bleu sont contre-attaquées, et comme, d'autre part, deux batteries paraissent suffire à appuyer l'attaque de l'infanterie, il reste au parti rouge deux batteries inoccupées.

Je demande quels ordres on leur donne ; on me répond :

« Aucun, elles sont disponibles. »

Encore un peu, s'il l'eût osé, le commandant de l'artillerie rouge eût plutôt retiré une contre-batterie du feu, au nom de la prétendue économie des forces, dans le but d'avoir tout un groupe disponible, quand soudain intervint le commandant du corps d'armée.

— Enfin, voyons, mon ami, vos batteries ne sont donc pas faites pour combattre ?

— Si, mon général, mais je n'en ai pas besoin pour le moment.

— Comment ! vous n'en avez pas besoin ? Alors vous admettez que, dès que vous avez opposé une batterie à une batterie ennemie, c'est vous qui devez l'emporter ?

— Pas forcément. Si une de mes deux contre-batteries a le dessous, l'une de celles qui sont disponibles prendra sa place.

— Ainsi, vous attendez qu'une de vos batteries soit mise à mal pour la dégager ? Voilà qui est extraordinaire. Vous avez sous la main quatre batteries en face de deux et vous acceptez de parti pris la possibilité de faire écraser une ou plusieurs de vos batteries, de vous faire manger par morceaux, alors qu'il vous serait si facile d'affirmer

tout de suite votre supériorité et de l'exploiter !

— Mais, mon général, si l'ennemi montre de nouvelles batteries, il faut bien que je puisse les contre-attaquer.

— Et s'il n'en montre pas ?... Voulez-vous me dire combien de temps vos deux batteries disponibles resteront spectatrices inutiles du combat ? Allez-vous les réserver pour le lendemain... pour le prochain combat ?

— ? ? ?

— Ecoutez, mon jeune camarade, je connais depuis longtemps votre procédé, — j'étais sous-lieutenant en 1870, — et il nous a trop mal réussi pour que je sois tenté de le reprendre. En ce temps-là, deux batteries étaient plus fortes qu'une seule ; bien que le canon soit devenu à tir rapide, cela doit être encore vrai, je pense. Et s'il n'en était pas ainsi, pourquoi aurait-on tout récemment augmenté le nombre de nos batteries ?... Faites-moi, je vous prie, le plaisir d'engager vos deux dernières batteries.

Il fallut bien obéir et la leçon fut bonne, venant de haut.

Encore ne suis-je pas sûr que mon artilleur ne soit rentré chez lui en grommelant :

« Encore un qui veut tuer un homme avec dix balles ! Il n'entend rien à la philosophie du canon à tir rapide ; il ignore l'économie des forces, la densité-limite... Il en est resté à 1870 et n'a pas su évoluer (1). »

Ainsi l'auteur excelle-t-il à montrer ce que cachent les subtilités d'esprit et les jongleries

---

(1) *Concentration des feux et concentration des moyens*, par le général FAYOLLE, p. 69 (Lavauzelle).

de mots, et à rétablir dans leur neuve importance les nécessités éternelles de la guerre. « Au lieu, dit-il ailleurs, d'accepter des controverses stériles sur le papier ou dans le vide des mots, il faut les amener sur le terrain et les placer dans une situation de guerre bien nette... » Il faut voir tout le sens précis qu'il sait donner aux vérités. Le règlement de *l'artillerie dans le combat* (titre V, par. 2) dit : « Dans les situations critiques, on pourra même réaliser *la concentration des feux brutale et d'ailleurs instinctive* sur un ennemi particulièrement menaçant. » Mais le règlement gagne à être interprété par Fayolle qui ajoute : « Pour moi, je considère que, dans les prochaines batailles entre Français et Allemands, l'ennemi sera toujours *particulièrement menaçant*, et que les attaques, quelles qu'elles soient, petites ou grandes, représenteront toujours des *situations critiques;* j'en conclus que la concentration des feux doit être admise comme normale et courante. » Voilà de quelle encre il écrit. Avec lui, on sait à quoi s'en tenir, il n'y a pas d'hésitation possible, on est fixé : c'est un excellent écrivain.

Revenons au commandant Fayolle que nous

avons laissé professeur à l'Ecole de guerre en 1900. L'avancement venait lentement. Le commandant Fayolle, nommé lieutenant-colonel en 1902, devenait colonel en 1907. On l'estimait, on le cotait très haut, il n'y avait qu'une voix pour célébrer sa valeur exceptionnelle, mais on le faisait attendre. Indifférent, il n'avait fait sa cour à personne. Il suivait son chemin tout droit « comme les bons chevaux trottent ». Il n'encensait ni à droite ni à gauche. Sa franchise ne le servait pas. Elle ne sert guère et c'est grand dommage. Et même n'y a-t-il pas régression sur ce point ? Napoléon supportait qu'on lui parlât avec rudesse, pourvu qu'on en donnât des raisons. Ne pas écouter les objections, n'attendre que des approbations, voilà qui ne fut jamais signe d'intelligence. Le colonel Fayolle ne se souciait point de plaire ou de déplaire.

— Quand on a eu l'honneur de commander un régiment, a-t-il dit un jour, j'estime qu'on est bien payé de toute une vie militaire...

Il avait pris le commandement du 36ᵉ régiment d'artillerie en novembre 1908 : il était *payé*, il était content. Cependant il fut nommé général de brigade en décembre 1910 et com-

manda l'artillerie du 12e corps à Angoulême pendant deux ans. De là il passa au commandement de la 19e brigade à Vincennes. C'est un poste de choix, auquel on appelle d'habitude de futurs divisionnaires.

— On ne peut pas ne pas nommer Fayolle, disaient ses camarades.

L'âge de la retraite vint : il ne fut pas nommé et le 14 mai 1914 le général de brigade Fayolle passa au cadre de réserve.

Celui qui sent son mérite et n'a pas eu l'occasion de le manifester tout entier, la plupart du temps garde de cette élimination par le sort ou par les hommes un peu d'amertume. Il se découvre lésé, il se déclare victime d'une injustice. Ce furent les camarades de Fayolle qui se déclarèrent lésés : on privait l'artillerie de l'un de ses meilleurs chefs. Quant au général Fayolle, il s'était retiré à Clermont, qui était le pays de sa femme. Loin de se plaindre, il montrait cette belle humeur qui est une de ses meilleures qualités et qui atteste un constant équilibre :

— Je vais regarder la vie, avait-il déclaré en s'en allant.

Et ses yeux clairs brillaient de plaisir. Ils

s'étaient trop penchés sur les livres ou sur le terrain, ils avaient trop mesuré les angles de tir. Le grand travailleur allait jouir du repos. *Fruor otio*, lui avait appris la grammaire latine au petit séminaire du Puy. Et le voilà cultivant les roses. Ayant marié selon leurs goûts et selon ses vœux paternels son fils et sa fille, il trouvait sa récompense à respirer les fleurs. Et avant de s'acheminer, comme un sage, vers le soir de la vie, il préparait, en lisant Saint-Paul, un voyage en Orient dont il avait toujours rêvé et qu'il voulait accomplir, et qui demeurerait étranger à toutes préoccupations d'ordre militaire, quand la guerre survint...

II

LA DIVISION FAYOLLE

N'allez pas croire que sans la guerre la carrière modeste de Fayolle eût composé une vie médiocre : son enseignement, son autorité, son exemple avaient contribué à former les nouvelles générations d'officiers d'artillerie. Il leur avait transmis sa méthode basée sur l'expérience, sa lucide raison et, ce qui n'est pas négligeable, son acceptation des circonstances et son esprit de sacrifice. De l'enchaînement et de la suite de ces vies probes et laborieuses est faite la force durable d'une nation. Mais la guerre allait le tirer de l'ombre.

Sa lettre de service l'affectait au commandement de la 139e brigade qui faisait partie de la 70e division de réserve. Dès le 13 août, il était placé à la tête de la division. Composée

de Lorrains et de Parisiens, — excellent mélange de gravité solide et d'activité narquoise, — cette division de réserve valait, — elle l'a bien montré, — les meilleures divisions de l'active. Elle eut, dès l'entrée en campagne, de belles pages d'histoire. Longtemps, même après que son chef l'eut quittée pour exercer un commandement supérieur, on l'appela la division Fayolle comme on appelait la 77e la division Barbot. Elle n'a pas cessé de s'illustrer : à la fin du tragique mois de mars 1918, elle fut de celles qui continrent l'ennemi et sauvèrent Paris et Amiens. Plus tard, elle méritera d'avoir un historien ou plutôt un biographe, car elle a vécu d'une vie personnelle. On lui avait donné, au mois d'août 1914, une exceptionnelle artillerie, celle du cours de tir de Mailly qui n'était pas affectée à un corps d'armée. Vous pensez si le général Fayolle fut satisfait quand il inspecta ses canons et ses artilleurs. Et vous allez voir quel usage il en fit.

La 70e division faisait partie de la IIe armée (de Castelnau) qui fut chargée avec la Ire armée (Dubail) de l'offensive en Lorraine. Cette offensive, commencée le 14 août, nous amenait le 19 dans la région de Sarrebourg et des Etangs.

On sait comment elle fut arrêtée à Morhange par la forte organisation de la région et la puissance de l'artillerie lourde ennemie opérant sur un terrain minutieusement repéré.

Le général de Castelnau eut le coup d'œil et la sagesse de donner l'ordre de retraite. La 70e division devait couvrir la gauche du 20e corps d'armée. Un trou s'étant creusé entre sa droite et la 39e division de ce corps, le général Fayolle, sans perdre de temps, avec une audace incroyable, fit passer ses canons en avant de l'infanterie qui n'eût pas été en état de le boucher et arrêta la progression ennemie. Lui-même s'était porté de sa personne auprès de ses artilleurs. Ainsi la 39e division put-elle battre en retraite sans être inquiétée.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il mit ses canons en avant. Il fallait, après la retraite de Morhange, couvrir Nancy. Castelnau le fit par sa victoire du Grand-Couronné. La 70e division tenait le front au nord-ouest de la forêt de Parroy, en avant de Courbessaux. Une de ses brigades, engagée sans avant-garde suffisante et sans échelonnement en profondeur, fut refoulée. Le général Fayolle l'arrêta sur la

ligne des artilleurs et ne recula pas ses batteries. C'était le 24 août : la journée avait été dure, les pertes nombreuses. Visitant le champ de bataille, le général Fayolle pleura. Mais c'était là une de ces émotions viriles qui fortifient les résolutions. Le lendemain 25, tenant le front à gauche du bois de Crévic, sur la ligne Réméréville-Courbessaux, en avant de Gellenoncourt, il prit sa revanche. A sa droite, la division voisine fléchit. Le général, ne laissant qu'un de ses groupes face en avant, tourne toutes ses batteries à droite. Les Allemands, à 2.500 mètres, franchissaient une petite crête et déferlaient par vagues successives. C'était une admirable cible : il en fit une terrible hécatombe. Si l'on évoque ce souvenir devant lui, cet homme qui a pleuré sur nos morts à Courbessaux remarque :

— Autant il en passait, autant il en tombait. Ce fut une belle affaire.

La 70e division s'était montrée digne du 20e corps auquel elle avait été rattachée. Elle avait eu sa part dans la défense glorieuse de Nancy. Mise au repos pour quelques jours à Varangeville, près de Saint-Nicolas-du-Port, elle fut, à son départ de la IIe armée, saluée

par cet ordre du jour daté de Neuves-Maisons, le 14 septembre 1914 :

Ordre particulier à la 70e division de réserve. — Au moment où la 70e division de réserve cesse, à titre temporaire, de faire partie de la IIe armée, le général adresse à son chef, à ses officiers, et à ses troupes l'expression des regrets qu'il éprouve à se séparer d'eux. Depuis le 20 août, au cours de combats incessants, la 70e D. R. a, chaque jour, affirmé davantage sa valeur ; ses régiments, bataillons, escadrons et batteries ont montré les belles qualités des unités actives qui les avaient formées, et la division a été digne en toute occasion du corps d'élite aux côtés duquel elle a livré les plus rudes combats. Elle peut être justement fière de l'ardeur, de l'énergie et de l'opiniâtreté dont elle a fait preuve dans ces luttes qui viennent d'aboutir à la défaite et à la retraite précipitée de l'ennemi. A tous, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, le général tient à exprimer sa profonde satisfaction ; il salue respectueusement tous ceux d'entre eux qui sont tombés pour la défense de la patrie dans les champs de Lorraine.

Le Général commandant la IIe armée,

DE CASTELNAU.

Pendant toute la bataille de Lorraine, le général Fayolle s'était prodigué. Vivant de conserves, dormant peu, toujours présent aux points menacés, il avait contracté une fatigue d'estomac qui eût nécessité un long repos. Mais

le repos n'était permis à personne et il n'en voulait point prendre.

Après la victoire de la Marne, l'armée française avait dû s'arrêter devant les falaises de l'Aisne où l'ennemi en retraite s'était retranché. Après avoir tenté de les aborder de face, le général en chef décidait de manœuvrer pour les tourner. Dans le même temps, l'armée allemande entreprenait de nous déborder sur notre gauche. Ces deux mouvements parallèles étaient devenus la *course à la mer*. Les deux adversaires s'efforçaient de se gagner de vitesse. La guerre se faisait par la rapidité des transports et l'engagement immédiat des unités amenées sur un nouveau front. La VIe armée (Maunoury), arrêtée devant Carlepont et Ribécourt, avait appuyé sur Lassigny. La IIe armée (Castelnau) amenée de Lorraine livrait une série de combats aux abords de Lassigny, de Roye, de Chaulnes, de Péronne. Un groupement de divisions territoriales, sous le commandement du général Brugère qui tâchait de lui insuffler son ardeur toujours jeune, opérait vers Bapaume. Il fallait remonter toujours plus au nord, vers Arras, au-dessus d'Arras où débarquaient dès le début d'octobre la 77e divi-

sion (division Barbot) et la 70ᵉ (Fayolle). Le 21ᵉ corps d'armée (général Maistre) arrivait. Toutes ces unités allaient former la Xᵉ armée (armée de Maud'huy). Elles eurent à livrer, les premiers jours d'octobre, de sévères combats dont l'ensemble peut prendre le nom de bataille d'Arras, qui sont trop peu connus et qui sont des abîmes trop perdus d'héroïsme, d'endurance, de surhumaine énergie. Maud'huy, Maistre, Fayolle, Barbot et d'autres chefs moins élevés en grade, le colonel Stirn, tué le jour de sa nomination de général, le colonel, aujourd'hui général Mordacq, le colonel, aujourd'hui général Bordeaux, tous deux grièvement blessés, et tant d'officiers, de sous-officiers et de soldats ont déployé là une vertu digne d'être donnée en exemple et qui, dans cette guerre même constellée de tant de beaux faits d'armes comme une nuit que les étoiles font lumineuse, doit briller d'un spécial éclat.

Fayolle arrive donc avec sa division. Tandis qu'à sa droite Barbot, à cheval sur la route d'Arras à Cambrai, se bat superbement à Monchy-le-Preux, devant Arras, — lui-même, un peu plus au nord, entre Arras et Lens, tient la route de Douai et la ligne de Lens. A sa gauche,

il a la 1re division de cavalerie. Dès son arrivée, le 2 octobre, avec l'ordre de se rabattre au sud, sur le flanc de la droite allemande, il s'en faut de bien peu qu'il ne soit tué ou fait prisonnier. Mais sa chance le protège : il est déjà marqué pour l'avenir. Il avait donné à sa division l'ordre de se rassembler, à neuf heures du matin, entre Gavrelle à gauche (sur la route d'Arras à Douai) et Bailleul à droite. Il se porte à dix heures de sa personne, en automobile, accompagné du capitaine Herscher (aujourd'hui lieutenant-colonel), chef de son 3e bureau, aux rassemblements initiaux des deux brigades. A 200 ou 300 mètres de Gavrelle, le général, souffrant toujours de l'estomac, fait arrêter sa voiture pour boire un peu de lait. Il ne veut pas donner aux troupes l'impression qu'il est fatigué. La route, à cet endroit, est encaissée et ne permet de voir ni à droite ni à gauche. Par la portière qu'il a ouverte un instant, il aperçoit des éclatements. Il escalade le talus avec son compagnon. Dans les champs de choux, tous deux distinguent des costumes terreux avançant, se couchant, se cachant, toute une avant-garde allemande se déployant selon les règles de l'art. Derrière eux, à peu de dis-

tance de la route, se dressaient des meules : elles abritaient ces mêmes uniformes. Ils étaient tombés en plein chez l'ennemi ; mais où donc avait passé la division ? Ils tiennent un rapide conseil de guerre, décident d'abandonner leur automobile et de prendre à gauche où ils avaient remarqué moins de densité de troupes. Ils avaient à traverser un espace de 1.500 à 1.800 mètres à découvert. Les voilà partis, encadrés par les deux chauffeurs armés de leurs mousquetons. Eux-mêmes n'avaient pas emporté leurs revolvers. Ils n'avaient pas parcouru 50 mètres qu'ils étaient repérés et tirés. Impossible de continuer en pleine vue une course aussi longue : autant vaut essayer de la vitesse. Ils reviennent vers l'automobile. La route est large, mais les talus gênants. Le chauffeur habile parvient à tourner et les voilà repartis. Quand ils arrivent à la hauteur des meules, ils sont salués par des salves. Le capitaine Herscher est gravement blessé à la hanche, une balle passe au-dessus du général, traverse la voiture. Les chauffeurs sont indemnes. On accélère l'allure. Les coups de feu diminuent. Pendant que les balles sifflaient, le général pensait : « Nous allons être blessés et

faits prisonniers. Quelle guigne !... » Mais voici, enfin ! des pantalons rouges. Un retard dans la transmission des ordres, dont le général n'avait pu être prévenu, n'avait pas permis à l'heure prescrite la mise en marche des colonnes. Le général ayant servi d'éclaireur, les avant-gardes s'engagent avec précaution et habileté et surprennent l'ennemi. Au début de la guerre, il ne fut pas rare de s'en aller ainsi en automobile au delà des lignes. Le général Bridoux fut tué dans une aventure analogue. Et la campagne de 1918, en restituant le mouvement à la guerre, rendit à la route et à l'automobile leur insécurité.

Mais pendant que le combat s'engageait face au sud, sur le front Gavrelle-Bailleul, tout un corps d'armée allemand débouchait de Douai, sur le flanc gauche de la 70e division qui se trouvait ainsi prise dans une terrible tenaille ayant à faire face à trois divisions allemandes Il n'y avait qu'un moyen d'en sortir : c'était de dégager la gauche en pivotant sur la droite. On n'y parvint qu'au prix de pertes cruelles. « Quelles magnifiques troupes ! » s'écrie Fayolle à ce souvenir. Le 42e bataillon de chasseurs, pour ne citer qu'une unité, y laissa les trois quarts de son effectif.

Comme la division était menacée d'être coupée, à sa droite, du reste de l'armée, tandis qu'elle était débordée sur sa gauche, Fayolle manœuvra en retraite, sur les falaises de Vimy d'abord qu'il atteignit dans la soirée du 4 octobre. C'était une position naturelle formidable. De la crête, on domine toute la plaine de Lens et la vue s'étend à plus de 20 kilomètres. Il disposa sur cette crête son artillerie qu'il masqua, tint les pentes avec son infanterie, dissimula ses réserves en arrière. Satisfait de sa manœuvre qui lui avait permis et lui permettrait de tenir tête à des forces très supérieures en nombre, confiant dans la solidité de la position où il s'était si bien installé, il s'en fut coucher à la Targette, petit village propret sur la route d'Arras à Béthune, se frottant les mains et se disant :

— Maintenant, je me moque du Boche. Jamais il ne nous délogera de là. Quelle bonne nuit je vais enfin passer !...

Il avait tout prévu, sauf la lune. Il était en règle pour sa division, mais il n'y avait pas que sa division. A sa droite, il avait donc la division Barbot qui tenait ferme; à sa gauche, la 1re division de cavalerie. Ou plutôt les cava-

liers n'étaient pas immédiatement à sa gauche : les territoriaux de Douai reliaient les deux divisions et tenaient garnison à Givenchy. Comme il dormait, — délicieusement, car il n'avait point dormi de plusieurs nuits, — un officier de l'état-major de la division, le capitaine Boris, vient à onze heures du soir, et non sans peine, le réveiller :

— Mon général, les Boches arrivent.

— Laissez-moi donc tranquille. Vous voyez les Boches partout. Ce n'est pas possible. Il y a les falaises de Vimy.

L'officier, mal reçu, s'en va, un peu penaud. Puisque le général affirme... Et il retourne à son téléphone, à ses agents de liaison pour vérifier ses renseignements. Quelques minutes plus tard, il revient :

— Mon général, il n'y a pas de doute. Il faut vous lever au plus vite. Les Boches vont vous cueillir dans votre lit.

— Vous êtes fou.

— Ils arrivent.

— Mais par où ?

— Par la route de Givenchy.

Givenchy-en-Gohelle est sur la gauche des falaises de Vimy, relié, en avant des falaises,

par une petite route à Neuville-Saint-Vaast et à la Targette. L'ennemi, profitant de la lune, avait mené une attaque de nuit sur tout le front. Arrêté devant les falaises de Vimy, il n'avait pas insisté en face de la 70e division, mais il avait exécuté un mouvement d'ailes, pour contourner la position et la prendre à revers, à sa gauche sur Bailleul, à sa droite sur Givenchy. Bailleul, tenu par le chef de bataillon Buffe qui, ayant reçu l'ordre de tenir jusqu'au bout, remplit sa mission à la lettre, résista à tous les assauts. Ce commandant, blessé, se fit appuyer à une meule, et de là commanda et enflamma ses hommes. Mais Givenchy avait cédé. S'infiltrant par Givenchy, les Allemands menaçaient de tourner les crêtes de Vimy. Il fallait, sans perdre une minute, si l'on ne voulait avoir l'ennemi à dos, évacuer une position aussi avantageuse et se replier. Le général, jugeant de la situation avec sa netteté accoutumée, donna l'ordre de repli.

Le lendemain, la brigade Quiquandon était mise à sa disposition. Le général lui fit attaquer Farbus dont la prise lui aurait permis de réoccuper les crêtes. Après une belle préparation d'artillerie, — une de ces préparations à

la Fayolle, — les zouaves et les légionnaires de Quiquandon montèrent à l'assaut. Malheureusement ils furent arrêtés par les fils de fer des pacages. L'ennemi bénéficiait d'une organisation faite en temps de paix pour les troupeaux. Il fallut battre en retraite jusqu'aux hauteurs suivantes, c'est-à-dire jusqu'à la ligne de Villers-au-Bois-Mont-Saint-Eloy. Les Allemands en forces nous débordaient par la gauche. Nos débarquements ne nous permettaient pas encore de prolonger notre ligne. Il fallait résister avec les ressources dont nous disposions, nous allonger, nous étirer sans casser le fil trop tendu. Cependant, le général continuait de s'exposer au feu, avec cette sorte de tranquillité intérieure qu'il apporte dans l'exécution de son devoir, de *tout* son devoir comme le lui avait recommandé sa mère. Le bois de Berthonval, sur sa gauche, lui donnant de l'inquiétude, il résolut d'aller jusqu'au bois de Berthonval afin de se rendre un compte plus exact des lieux.

— Mon général, lui objecte son chef d'état-major, le commandant Bonet, n'allez pas au bois de Berthonval.

— Et pourquoi n'irais-je pas, je vous prie ?

— Parce que les Boches y sont.

— S'ils y sont, je le verrai bien.

Et le général veut se mettre en route. Le commandant, qui est sûr de son fait, se place devant lui :

— Mon général, vous n'irez pas, ou bien vous me passerez dessus.

— Allons ! dit Fayolle après un instant d'hésitation entre la colère et le sourire, ce sont les chefs d'état-major qui commandent.

Le général inquiet s'en fut à Mareuil trouver son chef immédiat qui était le général d'Urbal, commandant le 33e corps. Avec sa franchise accoutumée il lui fit un tableau assez vif de la situation et, pour finir, annonça la perte du bois de Berthonval.

— F..... ! déclara d'Urbal.

Cette interjection qui ne figure pas dans le dictionnaire prenait dans la bouche du majestueux et correct d'Urbal, — imposant jusque dans son sommeil et ses ronflements, magnifique type de grand seigneur soldat, — une importance formidable.

— Mais je le reprendrai, ajouta posément Fayolle.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Alors il fallait le dire tout de suite.

Et le général d'Urbal se rasséréna. Le lendemain, les chasseurs à pied reprenaient le bois de Berthonval, et les têtes du 21e corps arrivaient. Arras bombardé serait sauvé. Barbot et Fayolle avaient opéré ce miracle. Du 2 au 6 octobre, la division Fayolle avait contenu tout un corps d'armée ennemi. Elle avait mis quatre jours à céder une dizaine de kilomètres. Si elle avait perdu Vimy elle s'était retranchée sur la ligne de Villers-au-Bois-Mont-Saint-Eloy, les fonds de la Targette n'étant pas tenables. L'ennemi, ne pouvant forcer notre front, se fortifiait sur place, et la situation se rétablissait.

Le 11 octobre, le général Fayolle était nommé commandeur de la Légion d'honneur « pour sa belle attitude au feu et les brillantes qualités de commandement qu'il a déployées pendant la période du 1er au 6 octobre ». Quand il reçut la cravate, il était persuadé qu'il la devait aux opérations de Lorraine. En Lorraine et en Picardie, il s'était montré lui-même, sans effort et naturellement.

La 70e division devait rester quinze mois dans

ce même secteur. En ce temps-là les relèves étaient rares. Il fallait aux troupes une endurance invraisemblable. Dans ce même secteur, elle livra deux batailles et d'innombrables combats. Des changements s'étaient produits dans le commandement : le général de Maud'huy, admirable entraîneur d'hommes, avait quitté la Xe armée pour aller prendre dans les Vosges le commandement du D. A. V. (détachement d'armée des Vosges) ; il avait été remplacé par le général d'Urbal qui lui-même avait transmis le commandement du 33e corps au général Pétain venu de la 6e division. Le 33e corps fut un corps modèle. Sous l'impulsion de son chef qui lui donnait une doctrine et une méthode, il perfectionnait les travaux de défense et préparait les opérations selon un plan réaliste, non selon cette méthode de *kriegspiel* qui ne tient pas compte des circonstances sans cesse changeantes causées par les dispositions de l'ennemi. Des secteurs voisins on venait visiter les travaux du 33e corps et s'en inspirer. Il est vrai que les deux divisionnaires, Fayolle et Barbot, entrant dans les vues du général Pétain, se multipliaient.

— Barbot, déclare volontiers le maréchal

Fayolle, un des plus beaux types d'humanité que j'ai rencontrés !...

Barbot avait été l'âme de la défense d'Arras. Peu de chefs ont à ce point porté leur troupe, lui ont passé leur cœur, leur ardeur, leur volonté. Barbot : nul de ceux qui l'ont connu ne prononce son nom sans s'émouvoir, et une sorte de halo légendaire entoure déjà sa mémoire. Car il fut tué le 9 mai 1915, premier jour de l'offensive d'Artois, comme il venait d'apprendre le succès triomphal de sa division.

La division Fayolle, une fois de plus, avait rivalisé avec la division Barbot dans cette journée du 9 mai 1915 qui donna de si belles espérances. Journée qui ne fut pas unique : les suivantes marquèrent une progression continue. Carency, Ablain-Saint-Nazaire tombaient entre nos mains. Chaque jour c'était un gain de terrain, trois ou quatre cents prisonniers, des mitrailleuses, des engins de tranchées, des canons conquis. Toutes les attaques du 33e corps réussissaient. Elles se contentaient d'un objectif limité, mais elles l'atteignaient. On n'avalait pas tout à la fois, — les moyens ne le permettant pas, — mais on obtenait des résultats précis et l'on continuait. L'artillerie avançait,

on creusait de nouvelles lignes. Cette offensive de Picardie, préparée et commandée par Pétain, fut une des mieux combinées. Elle aurait pu nous éviter quelques-unes des expériences trop coûteuses de l'année 1915, où l'on multiplia les attaques sur tout le front au lieu de rassembler et condenser l'effort sur un ou deux points sensibles.

Le 2 juin, le général commandant la Xe armée citait à l'ordre de l'armée la 70e division :

La 70e division d'infanterie. — Sous l'habile et énergique direction de son chef, le général Fayolle, a, du 9 au 31 mai, enlevé deux villages transformés par l'ennemi en véritables places fortes, conquis de nombreux points d'appui solidement organisés, repoussé toutes les contre-attaques ennemies et pris 64 officiers et 2.979 hommes de troupe, plusieurs canons, un grand nombre de mitrailleuses et du matériel de guerre de toute sorte.

Au P. C., le 2 juin 1915.

Le Général commandant la Xe armée,

V. D'URBAL.

III

LA BATAILLE DE LA SOMME

Dès le 13 mai (1915), le général Fayolle avait été nommé général de division à titre temporaire. Cette nomination, — qui l'eût cru! — rencontra quelque résistance, de la part des bureaux naturellement. Car le général Fayolle appartenait au cadre de réserve. Le règlement n'avait pas prévu en pareil cas l'avancement ! Après quelques hésitations, les bureaux daignèrent consentir.

Le 21 juin suivant (1915), le général Pétain appelé au commandement de la IIe armée, adressait au 33e corps cet ordre du jour qui groupait dans un même éloge, qui liait entre elles les différentes armes et qui désignait son successeur :

ORDRE GÉNÉRAL

Placé à la tête d'une armée, je quitte non sans regret le commandement du 33e C. A.

Depuis huit mois, nous avons repoussé ensemble toutes les attaques. Passant à l'offensive dans les journées des 9, 10, 11 et 12 mai et du 16 juin, nous avons percé les lignes allemandes, pris deux villages puissamment fortifiés, fait plusieurs milliers de prisonniers, enlevé un nombreux matériel. Ces succès sont dus à la vaillance, à l'esprit de discipline, à l'union intime des différentes armes. En toutes circonstances, l'artillerie lourde a su détruire les fortifications de l'ennemi et l'artillerie de campagne frayer la route à notre infanterie. Celle-ci n'a jamais hésité à suivre ses chefs dans les attaques les plus périlleuses. Le génie, dans le secteur d'Ecurie d'abord, devant Carency ensuite, a réduit en peu de temps ses adversaires à la défensive ; la prise de Carency a été largement favorisée par les travaux de sape et de mine. Les différents services, enfin, n'ont point cessé d'apporter leur collaboration efficace au commandement.

Né au cours de la guerre, le 33e C. A. s'est ainsi acquis la réputation d'un corps d'élite.

Cette réputation, il la conservera et la grandira sous le commandement du général Fayolle, le vainqueur de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire, mon successeur.

En toute confiance, je remets le 33e C. A. entre ses mains.

Le Général commandant le 33e corps,

PÉTAIN.

Tel Fayolle avait été à la tête de la 70e division, tel il fut à la tête du 33e corps. Les chan-

gements de fortune ne l'éprouvent pas. Il fait bien ce qu'il fait partout où on l'appelle. Il ne demande aucun avantage, mais il se trouve qu'il est de plain-pied avec les plus hautes situations.

Il ne restera d'ailleurs point longtemps commandant de corps d'armée. Les preuves qu'il a données de son mérite l'appellent dès lors à une autre destinée. En septembre 1915, il prépare et il exécute une opération sur Souchez et les crêtes de Vimy. Le 26 février suivant, il est nommé au commandement de la VIe armée. Un mois plus tard, le 25 mars, il est enfin promu général de division à titre définitif.

***

Son plus grand titre de gloire, il l'a obtenu dans le commandement de cette VIe armée qui fut l'armée de la Somme, comme la IIe fut l'armée de Verdun. Mais il convenait d'insister sur ses commandement précédents, car un chef ne pousse pas en un instant, il se forme, et le premier intérêt de cet essai de biographie était de faire assister le lecteur à cette ascension régulière.

Le public français a trop pris l'habitude d'opposer l'une à l'autre la bataille de Verdun et la bataille de la Somme. En réalité, Verdun et la Somme ne sont qu'une seule et même bataille : bataille gigantesque à l'échelle de la guerre mondiale. En décembre 1915, il y eut à Chantilly, au grand quartier général français, et sous la présidence du général Joffre, un premier essai pour unifier le commandement et ordonner les opérations des alliés. Une offensive commune fut décidée, à laquelle prendraient part les Russes, les Anglais, les Italiens et les Français. La date n'en fut pas fixée avec précision : elle était approximativement reportée au mois de juin, déjà favorable aux opérations dans les Alpes et en Galicie. Ainsi permettrait-elle avant l'hiver l'exploitation du succès. L'ennemi prévoyait bien que l'année 1916 lui apporterait le poids des offensives alliées et il résolut de les briser à l'avance. Son but a toujours été de nous imposer sa manœuvre et de garder l'initiative des opérations. Aussi bien un chef unique a-t-il sur une coalition un avantage considérable. L'Allemagne attaquerait donc la France la première et l'Autriche l'Italie dès que la saison s'y prêterait.

Le 21 février, en plein hiver, un déluge de fer tombait sur le saillant de Verdun : la lutte commençait. Ce que fut Verdun, on se le rappelle : une tempête sur les deux rives de la Meuse. Comment Verdun résista, c'est le miracle de la ténacité française, c'est le mérite de Pétain, de Nivelle, de Mangin. Cependant le commandement français, et c'est pour lui un titre de gloire, malgré les assauts effroyables et réitérés qui faisaient trembler les collines, ne voulut pas renoncer à son plan d'offensive générale. Il refusa l'aide que lui offrait le maréchal Haig. Il se contenta de presser un peu les préparatifs anglais. Le 23 juin, une nouvelle et furieuse attaque venait battre les pentes de Souville, l'un des derniers remparts de Verdun. Souville, menacé d'être submergé, tenait tête. Et le 1er juillet, les troupes franco-britanniques attaquaient sur un front de 40 kilomètres, au nord et au sud de la Somme. La première offensive russe au sud du Pripet s'était déclanchée dès le 4 juin et avait contraint l'Autriche à abandonner sa propre offensive contre le Trentin. Les Italiens, dégagés, attaquaient à leur tour le 25 juin. Enfin, l'offensive russe centrale commençait le 2 juillet. Ainsi, le plan général de Chantilly re-

cevait-il son exécution malgré Verdun. Son premier résultat était de dégager Verdun.

Verdun, la Somme ne forment donc qu'une seule et même bataille, une bataille-manœuvre, qui a duré toute l'année 1916 et qui se décompose en trois parties distinctes :

1) Verdun, de février à juillet.

2) La Somme, de juillet à novembre.

3) Verdun, d'octobre à décembre.

C'est sur la Somme que Verdun a été sauvé. Les succès initiaux de la Somme sont dus à ce que toutes les réserves allemandes étaient à Verdun.

Quand la Somme eut dégagé Verdun, en faisant dériver sur elle la bataille, alors il devint possible de reprendre la lutte à Verdun et de reconquérir le terrain perdu. C'est la combinaison des actions sur deux théâtres d'opérations distincts et éloignés : c'était la vraie manœuvre à coordonner. Dans une causerie faite à ses camarades de l'Ecole polytechnique, le maréchal Fayolle en a montré les directives sous une forme pittoresque :

« Un jour, dans un petit village aux bords des marais de la Somme, j'ai reçu la visite du maréchal Joffre. Vous savez qu'il parle peu, notre pre-

mier maréchal. Il était assis en face de ma table de travail et ne disait rien. Moi non plus, comme il convient à un subordonné déférent. Enfin il se lève, me saisit le bras et s'écrie : « Ils veulent que je dégage Verdun, à Verdun ! Mais non, c'est ici, avec Foch, avec vous, c'est ici que je sauverai Verdun. » Dans ces quelques mots se trouve tout le plan de la bataille de 1916. De fait, quinze jours après le débouché de l'attaque sur la Somme, Verdun était dégagée. Lorsque toutes les réserves ennemies furent dérivées sur la Somme, Nivelle reprenait le terrain perdu et entrait en vainqueur dans les ruines de Douaumont. Le Boche avait perdu la deuxième grande bataille de la guerre. »

Ce qu'on a appelé la méthode de la Somme n'est que la conduite rationnelle et logique du combat dans le cas particulier de la guerre de tranchées. A cette époque, le Boche faisait le siège de la place « France »; nous étions enfermés dans un système serré de positions fortifiées, couvertes par d'épais réseaux de fils de fer. Comment attaquer dans ces conditions, si ce n'est en détruisant méthodiquement les obstacles devant les troupes ? Or en 1916, le seul outil de destruction était le canon (ni les obus toxiques, ni les chars blindés n'existaient encore), et son action est lente; de là le caractère d'attaques successives que revêt la bataille de la Somme, attaques toujours prépa-

rées en vue d'assurer le succès et de ménager les troupes. Cette bataille a préparé celles de 1917 et de 1918, parce qu'on y a fixé la doctrine, en étudiant l'organisation du champ de bataille, les formations d'attaque de l'infanterie, la liaison constante des feux de l'artillerie avec les mouvements de l'infanterie (barrages fixes, barrages roulants, etc.), l'emploi de l'aviation, etc. La bataille de la Somme a été aussi caractérisée par l'économie de vies humaines. Les pertes y ont été très faibles et cependant les corps d'armée duraient au feu jusqu'à six semaines et deux mois !

Le choix du terrain correspondait à un but stratégique de premier ordre. Le front allemand dessinait en France un saillant dont Ribécourt et Lassigny formaient la courbe en avant de Noyon. Attaquer sur la partie nord de ce saillant, c'était atteindre aisément les communications de l'ennemi. Si l'on pouvait couper la ligne Lille-Douai-Cambrai, on contraignait l'ennemi au recul général. La bataille devait s'étendre de Gommécourt au nord de la Somme à Vermandovillers au sud, parallèlement au fleuve, sur un front de 40 kilomètres. Entre la Somme et l'Avre, le terrain forme un large pla-

teau aux longues ondulations. C'était là que devait opérer l'armée du général Fayolle. Il n'avait à sa disposition que trois corps d'armée, le 20e, le 1er corps colonial et le 35e corps dont il n'engagea tout d'abord qu'une division. Pour mener la bataille à l'économie des effectifs, il avait poussé à l'extrême la préparation. Jamais ce travail d'organisation n'avait été conduit encore aussi loin. Les arrières étaient un immense chantier : on y créait des voies d'accès, des voies ferrées, des gares, des dépôts, des hôpitaux, on y exploitait des carrières, on y creusait des abris. Une bataille demande tout un aménagement du terrain, tout un équipement du front. Pendant que les collines de Verdun s'ébranlaient au choc des artilleries, la bataille de la Somme se construisait d'avance. Pour le seconder, le général Fayolle avait trouvé un chef d'état-major de premier ordre, le colonel Duval, intelligence lucide et rapide à qui rien des problèmes compliqués de la guerre moderne n'est étranger, autorité qui s'impose par la supériorité même dont elle n'est que le témoignage, un animateur qui excite les énergies, secoue les routines, galvanise les trop nombreuses apathies intellec-

tuelles. Le colonel, aujourd'hui général Duval, a depuis lors donné sa mesure à la tête de l'aviation. Il apportait sa dévorante activité et sa foudroyante vision des choses au général Fayolle dont le sage équilibre et la claire raison s'accommodaient à merveille d'une collaboration aussi prestigieuse.

La VIe armée que commandait le général Fayolle devait opérer en liaison à sa gauche avec la IVe armée anglaise (général Rawlinson), à sa droite avec la Xe armée française (général Micheler), qui ne devait s'engager qu'un peu plus tard.

Une relation assez complète, publiée par le *Bulletin des Armées*, évoque fidèlement la physionomie de la première journée de la Somme (1er juillet 1916) :

A 7 h. 30 du matin, le 1er juillet, le corps français chargé d'opérer au nord de la Somme, en liaison avec l'armée britannique, partit à l'attaque. Il avait à conquérir sur un front de 5 kilomètres environ les premières positions allemandes faites de trois et quatre lignes de tranchées reliées par des boyaux nombreux avec des boqueteaux organisés et le village fortifié de Curlu. L'élan fut ce qu'on pouvait attendre de ces troupes d'élite à qui cinq jours d'une préparation d'artillerie intense avaient donné une extraordinaire confiance. D'un bond, les ouvrages allemands furent emportés. En escala-

dant, à l'est du village de Curlu, les pentes d'une falaise crayeuse baptisée le « chapeau de gendarme », les soldats de la classe 1916, qui voyaient le feu pour la première fois, agitaient leurs mouchoirs et criaient : « Vive la France ! » On arriva aux premières maisons de Curlu et comme on pénétrait dans le village, des mitrailleuses installées aux abords de l'église se dévoilèrent. Selon les ordres du commandement, on stoppa aussitôt pour reprendre la préparation. Une demi-heure durant, de 18 heures à 18 h. 30, l'artillerie de destruction fut mise sur le village. A la nuit, l'infanterie française était complètement maîtresse de la place et y repoussait trois contre-attaques parties de la direction d'Hardécourt et fauchées par nos barrages. Les trois journées suivantes furent d'installation et d'organisation. Le 5 juilllet, à 7 heures du matin, les fantassins du 20e corps attaquaient de nouveau, afin de conquérir le village de Hem et le plateau au nord. A 8 h. 30, les tranchées allemandes jusqu'aux abords de la route de Péronne étaient occupées. A 10 h. 55, nous étions en possession de la plus grande partie de Hem ; à 19 heures, les dernières maisons où quelques troupes avaient essayé de résister étaient libres d'ennemis. Nous occupions également, en dépit des efforts des Allemands, les petits bois du mouvement de terrain au nord de Curlu. Durant ce temps, nos vaillants alliés britanniques soutenaient à notre gauche de très durs combats. Ils avaient successivement emporté Mametz, Montauban et le bois de Bernafay. Le 7 juillet au matin, ils annoncèrent qu'ils attaqueraient le lendemain le bois des Trônes, voisin de nos lignes. Le général commandant la division française qui opérait à côté d'eux jugea que c'était un acte de *camaraderie militaire* de marcher à la bataille

avec nos alliés et il marcha. Le 8 juillet, à 10 h. 10, ses fantassins sortis de leurs tranchées à 9 h. 30 avaient occupé et dépassé Hardécourt-au-Bois et y rejetaient deux contre-attaques débouchant de Maurepas. A 14 h. 30, les Anglais qui s'étaient élancés pour la seconde fois avec un superbe courage sur les ouvrages allemands prenaient les deux tiers du bois des Trônes. Ils avaient été appuyés dans leur mouvement par le feu de notre artillerie et la journée méritait de demeurer comme le témoignage d'une fraternité d'armes resserrée chaque jour devant l'ennemi commun.

Cette relation nous révèle, sans l'avoir cherché, ce qu'on a appelé la méthode de la Somme. *L'artillerie prépare, l'infanterie occupe* : c'était déjà la formule préconisée au 33e corps par le général Pétain. Formule beaucoup trop rigoureuse et qui n'a jamais été prononcée sous cette forme tranchante, mais d'une signification claire : le travail de l'infanterie, devant les organisations ennemies, doit être facilité par la destruction totale ou partielle de l'obstacle matériel. Les Allemands renverseront le problème : ils s'efforceront d'annihiler les obstacles en mettant les effectifs hors de combat par le moyen de leurs nappes de gaz, comme à Ypres, de leurs obus toxiques à l'hypérite comme dans les dernières offensives. Les fils de fer et les redoutes ne sont plus rien si le mi-

trailleur qui est derrière ou dedans ne peut plus servir sa mitrailleuse. Notre égalitarisme n'a peut-être pas permis dans cette guerre d'attacher suffisamment d'importance à l'intelligence : qu'est-ce qu'un chimiste ? avait déjà dit le révolutionnaire qui arrêta Lavoisier. Les chimistes aux tranchées, exigeait l'égalité, comme tout le monde. Outre que ce *tout le monde* est bien sujet à caution, une guerre comme celle-ci, qui dressait les nations les unes contre les autres en utilisant toutes leurs ressources, réclamait un dénombrement et une utilisation judicieuse de ces ressources aussi bien intellectuelles que matérielles. On peut se demander si, à l'arrière comme à l'avant, cet emploi judicieux a toujours été fait. On peut se demander si l'on songe dès maintenant à le régler en cas de guerre future, ainsi qu'une méthode rationnelle l'exigerait. La prévision des valeurs civiles à utiliser devrait être aussi l'objet de la sollicitude du Conseil supérieur de guerre. La diplomatie est une de ces ressources, comme la conduite de l'opinion, comme la propagande, comme les inventions mécaniques, physiques, chimiques, sans compter les inventions tactiques et stratégiques qui n'ont pas

abondé. Les principes de la guerre sont toujours les mêmes : mais l'application varie selon les moyens dont on dispose, et l'on a pu regretter parfois notre manque d'imagination militaire. Pour en revenir à la méthode de la Somme, elle a consisté tout simplement à appliquer un axiome de bon sens : proportionner le but aux moyens. L'action fut conduite d'effort en effort, d'objectif en objectif, avec une préparation pour l'enlèvement de chaque objectif : ainsi, dès le premier jour, le village de Curlu continuant de résister, on reprend la destruction du village de Curlu. A chaque nouvel objectif atteint, l'artillerie était rapprochée, l'ordre était remis dans les unités, après quoi l'on recommençait. La bataille se déroulait comme un drame coupé en plusieurs actes, et chaque acte découpé en plusieurs scènes. C'était la bataille classique, non le drame romantique avec effets de mise en scène et changements de décors, de lieux, de temps.

L'histoire du général Fayolle se confond ici avec l'histoire de la bataille de la Somme. Il faudrait, pour donner une idée de son commandement, reprendre un à un ses ordres, une à une ses instructions. On en tirerait en les codi-

fiant une doctrine qui serait un modèle de clair jugement, de hardi bon sens, car on peut accoupler ces mots, contrairement à l'opinion reçue qui traite le bon sens en qualité seconde et quasi négative quand elle brille dans la guerre au premier rang des dons supérieurs, côte à côte avec l'invention qui, elle, touche au génie. Avec quelle minutie et quelle autorité ensemble il règle la préparation et l'exécution des attaques et détermine, avant et pendant ces attaques, le rôle de l'artillerie, les notes des 8 et 30 juin (1916) en font foi. Le 1er juillet, mécontent d'un tir irrégulier réparti sur tout le terrain plutôt que sur les objectifs, il dénonce l'insuffisance de l'observation : « Mieux vaut certes ne pas tirer, déclare-t-il, que de gaspiller ainsi des munitions précieuses en donnant à l'infanterie l'apparence d'une trompeuse sécurité. » Il recommande le 12 juillet d'éviter ensemble la fatigue du personnel et celle du matériel, et, pour y parvenir, de ne pas tirer trop vite et de ne jamais sacrifier la précision du tir : « Mieux vaut mettre cent projectiles bien ajustés sur une tranchée qu'en tirer plusieurs milliers en surface. » Quelles notes citer encore ? celle du 23 juillet sur la

décentralisation dans l'organisation des groupements d'artillerie, — celle du 15 août sur le commandement et les états-majors, — celle du 20 août sur l'esprit offensif, — celle du 23 sur la contre-batterie dont il sut faire, l'un des premiers, un si remarquable usage, — celle du 23 septembre où il démontre que le succès des attaques successives qui se déroulent au cours d'une bataille dépend surtout de l'union intime entre les bonds de l'infanterie et les bonds du feu : toujours le feu de l'artillerie doit précéder l'infanterie, et toujours l'infanterie doit suivre d'aussi près que possible les déplacements du feu. Dans la même instruction, soulignant l'importance des observatoires terrestres, il formule cette règle : « La préparation vaut ce que vaut l'observation. »

Après trois mois d'offensive, la bataille de la Somme, absorbant les réserves allemandes, semble se stabiliser. Le général Fayolle porte son attention sur l'organisation défensive du terrain avec deux positions plus une position intermédiaire : « ... Tous les officiers, quel que soit leur grade, ne doivent jamais perdre de vue cette vérité que la sécurité du front et aussi la bonne santé des hommes dépendent du bon

état des tranchées. On souffre horriblement, tant au point de vue moral que physique, dans des tranchées construites de façon défectueuse ou mal entretenues; au contraire, un système de défense bien compris et aménagé procure à tous, avec la sécurité morale, le repos et le bien-être indispensables. » Mais il ne perd pas de vue la reprise de l'offensive, seule capable de donner des résultats décisifs. Le perfectionnement de l'organisation défensive du terrain donnera une bonne base de départ, ce qui est la condition essentielle du succès des attaques ultérieures (16 novembre). « Une des conditions principales de la réussite d'une attaque réside dans la surprise du débouché des troupes d'assaut; si cette surprise est obtenue, le barrage de l'artillerie ennemie se déclanche trop tard pour gêner notre infanterie. Le succès est alors certain. » (16 octobre.)

A la date du 29 septembre 1916, le général en chef adressait au général commandant la VI[e] armée cet ordre qui devait être transmis aux troupes :

Le général commandant en chef adresse l'expression de sa profonde satisfaction aux

troupes qui combattent sans relâche sur la Somme depuis bientôt trois mois.

Par leur vaillance et leur persévérance, elles ont porté à l'ennemi des coups dont il a peine à se relever.

Verdun dégagé, 25 villages reconquis, plus de 35.000 prisonniers, 150 canons pris, les lignes successives ennemies enfoncées sur 10 kilomètres de profondeur, tels sont les résultats déjà obtenus.

En continuant la lutte avec la même volonté tenace, en redoublant d'ardeur en union avec nos valeureux alliés, les vaillantes armées de la Somme s'assureront une part glorieuse dans la victoire définitive.

Signé : JOFFRE.

Le 8 octobre suivant, le général Fayolle était élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur avec cette glorieuse citation, honneur de toute une vie :

FAYOLLE, *Marie-Emile, général de division commandant une armée :*

Commandant d'armée dans un secteur d'attaque, a fait preuve, dans la préparation et

l'exécution des opérations offensives, des plus belles qualités militaires. Joignant à la ténacité dans l'effort une compréhension exacte des nécessités de la guerre actuelle, a obtenu sur l'ennemi de remarquables succès, par la mise en œuvre méthodique d'une supériorité technique en plein développement. (Croix de guerre.)

En quatre mois, de juillet à novembre 1916, la bataille de la Somme nous avait valu, outre le gain du terrain qui nous amenait aux portes de Péronne et menaçait les communications allemandes de Cambrai à Saint-Quentin, plus de 30.000 prisonniers et un butin considérable.

L'année 1916, après l'infructueuse année 1915, trop coûteuse en effectifs par la faute de trop nombreuses expériences d'offensives insuffisamment préparées, avait été une année féconde et glorieuse. Verdun avait commencé par être un échec sanglant pour l'orgueil allemand, puis s'était transformée en victoire par la reprise de la ligne des forts (24 octobre 1916) et par celle du massif de Louvemont et d'Hardaumont (15 décembre 1916). La bataille de la Somme, surtout pendant les trois premiers

mois, avait été une lente mais continuelle victoire française, épuisante et démoralisante pour l'ennemi, ainsi qu'on put s'en rendre mieux compte plus tard par le document officiel du général von Below qui en tirait les enseignements. La Russie tenait encore : on pouvait bien augurer de l'année 1917 et en attendre logiquement la victoire et la fin si désirée de la guerre. Encore n'a-t-on pu vérifier qu'en mars 1917 tous les résultats de la bataille de la Somme. Le retrait de nos ennemis sur la ligne Siegfried (appelée par nous la ligne Hindenburg) en était la conséquence. Il nous restituait un vaste territoire : Noyon, Guiscard, Ham, Péronne, Tergnier, il nous amenait devant Saint-Quentin. Il est vrai qu'il répondait à une prévision stratégique où l'on a pu reconnaître la marque dangereuse de Ludendorff.

IV

DE NOYON A VÉRONE

A la fin de décembre 1916, donc après les victoires de Verdun et de la Somme, Joffre fut remplacé par Nivelle à la tête des armées françaises. Le général Nivelle prenait le commandement à la suite de ses deux victoires de Verdun. Il arrivait avec la résolution de brusquer le dénouement.

Ce n'est pas diminuer son mérite que de constater ici que son choix lésait les règles de la hiérarchie militaire. Trois chefs étaient alors désignés par leur rang pour prendre la succession du généralissime : le général de Castelnau, chef d'état-major général au Grand Quartier; le général Foch, commandant le groupe des armées du Nord; le général Pétain commandant le groupe des armées du Centre

Il faudrait ajouter à cette liste le général Franchet d'Esperey, lui aussi commandant de groupe d'armées, qui avait fait merveille à la tête de la Ve armée à la bataille de la Marne, et qui devait achever de s'illustrer dans ses campagnes d'Orient. Cependant Castelnau, au Grand Quartier, avait rencontré l'hostilité — qui ne visait point sa personne — des bureaux codifiant la doctrine de guerre; Foch connaissait alors une demi-disgrâce, parce que la bataille de la Somme, en raison de l'offensive allemande sur Verdun, n'avait point donné encore tous les résultats que nous en escomptions; Pétain s'était fait à plaisir des ennemis par ses boutades et par sa façon réfrigérante d'accueillir les exagérations offensives : il faut, pour le connaître et l'apprécier, un peu de psychologie, rare chez les militaires sauf, peut-être, chez le soldat que son instinct ne trompe pas, sans quoi l'on ne saurait découvrir la chaleur d'âme qui s'abrite derrière une façade de doute réaliste. Et certes, quand l'avenir du pays est en jeu, il ne saurait être question de respecter la hiérarchie si l'élu doit avoir l'envergure et l'autorité qui lui permettent de franchir d'un bond l'étape et de dominer ses chefs de la veille

comme fit, jadis, Bonaparte. Ceux qui avaient connu et admiré le général Nivelle aux grands jours de Verdun ne le virent pas sans appréhension débarquer, le front illuminé démenti par l'allure timide, au Grand Quartier.

Les succès de l'année 1916 nous autorisaient à faire de l'année 1917 l'année de l'offensive alliée. Le nouveau généralissime, reprenant le plan Joffre qui était de continuer, presque sans délai, la bataille de la Somme, l'élargit, lui donna plus d'ampleur. Il vit très bien, et l'un des premiers, que l'avenir n'était plus qu'aux grandes opérations. L'expérience de Verdun (24 octobre et 15 décembre 1916) lui avait fait rejeter l'erreur, alors très répandue, de la rupture impossible. Mais ce plan initial, il eut le tort, l'ayant créé ou renouvelé avec une imagination puissante, audacieuse et neuve, de le croire infaillible et, les circonstances changeant, de ne le pas modifier et de lui maintenir sa rigueur mathématique. Il voulait, par une attaque sur le saillant de Noyon, fixer les réserves allemandes; puis, portant la lutte aux deux ailes, s'emparer avec sa droite des plateaux de l'Aisne, menacés à l'ouest par la chute du massif de Saint-Gobain, tandis que

les Anglais, à gauche, déboucheraient par la Somme. C'était, je le répète, un plan magnifique, dont l'exécution contraindrait l'ennemi à se replier sur ses lignes de Meuse. Il exigeait la surprise : nous n'avions pas assez de chars d'assaut, nous n'avions pas l'hypérite, nous n'avions pas même le secret. Les Allemands l'avaient démasqué : leur retrait sur la ligne Hindenburg coupait en deux la future bataille. Le gain de terrain, sans coup férir, n'était rien auprès de ce résultat. On avait beau talonner l'ennemi, garder le contact avec lui : tous les préparatifs tombaient. L'offensive du 16 avril fut précédée, on l'ignore généralement, d'une bataille devant Saint-Quentin, qui, faute de matériel — tout le matériel était réservé aux armées de la grande attaque — fut un échec. Le massif de l'Aisne n'était pas découvert à l'ouest, là où César avait passé, là où Napoléon avait voulu passer : il faudrait donc assiéger de front les falaises. Enfin l'horaire qui avait joué si bien dans les opérations devant Verdun les 24 octobre et 15 décembre 1916, pour régler l'accord de l'avance du feu et de celle de l'infanterie, sur un front de six ou huit kilomètres, comment jouerait-il avec cette

rigidité sur un front de plus de quatre-vingts ?

D'autres éléments entraient en compte, pour compliquer la situation militaire. La Révolution russe produisait ses tristes effets, qui permettraient à l'Allemagne de ramener sur son front d'occident une partie de ses divisions du front oriental. L'Amérique avait déclaré la guerre à l'Allemagne : que pèserait son secours dans la balance ?

Nos troupes, à la veille du 16 avril, montraient un admirable entrain. La désillusion fut cruelle. L'ennemi nous attendait et s'était renforcé sur place. Dès les premiers jours il était sensible que la bataille n'était pas gagnée, ne pouvait plus être gagnée dans le sens où elle avait été engagée, c'est-à-dire pour substituer le terrain libre au terrain organisé. Les mauvaises journées des 21 mars et 27 mai 1918 permettent de s'en rendre mieux compte aujourd'hui. A partir du 17 avril, la bataille fut ralentie, non pour des causes extérieures, mais par ses possibilités mêmes. Nous retombions dans une bataille de la Somme à objectifs limités. Tel n'était point le plan. L'exemple des Allemands à Verdun montrait le danger de l'obstination. La chute de la Russie fournirait à

l'Allemagne les disponibilités nécessaires pour la durée d'une affaire où la surprise ne pouvait plus jouer aucun rôle. Mais d'autre part il ne faut nier ni la nouveauté du plan du 16 avril, ni les succès partiels obtenus par nos troupes.

Le général Fayolle, en décembre 1916, avait été changé d'armée. Le général Mangin avait pris le commandement de la VIe qui devait avoir dans la bataille de l'Aisne un rôle prépondérant ; il y apportait sa jeunesse, son élan, son rayonnement, son esprit d'entreprise. Le général Fayolle prenait le commandement de la Ire : son rôle devait être précisément d'engager devant Noyon la première phase de la bataille. Le 7 ou le 8 mars, l'ennemi commençait d'exécuter son recul. Le 2e bureau (renseignements) de la Ire armée en signalait tous les indices. Le général Fayolle, le général Franchet d'Espérey qui commandait le groupe d'armées en étaient certains. C'était l'occasion unique. Le Grand Quartier n'y crut pas, ou ne sut pas la saisir. La retraite allemande s'opéra sans être bousculée. Nous ne pûmes que la talonner, trop tard. Le 18 mars, la Ire armée entrait dans Noyon et les jours suivants dans Chauny et Tergnier : elle connaissait la joie de délivrer

des populations françaises sous le joug depuis plus de trente mois. Puis elle était remplacée par la IIIe (armée Humbert) et revenait elle-même se placer en réserve de l'armée Mangin pour exploiter immédiatement un succès qui ne nous fut pas suffisamment accordé : l'une après l'autre ses divisions lui étaient prises pour être jetées au combat.

***

Comme il avait remplacé le général Pétain au commandement du 33e corps, le général Fayolle le remplaça, au commencement de mai 1917, au commandement du groupe d'armées du centre. Le général Pétain était devenu général en chef et, très vite, il devait se consacrer à refaire le moral de l'armée ébranlé par l'échec de notre offensive et par une abominable propagande intérieure.

Le général Pétain laissait à Fayolle le soin d'achever la conquête du massif de Moronvillers, entreprise le 17 avril (1917) avec la IVe armée (armée Anthoine, puis Gouraud).

Un journal anglais, commentant la dernière offensive anglo-française (celle des 16-17 avril

1917), rappelait qu'après la Marne la ligne occupée par les Allemands sur le front occidental présentait une ligne ininterrompue d'observatoires commençant à Notre-Dame-de-Lorette et s'étendant par Vimy, le Chemin des Dames, Moronvillers et les Eparges jusqu'à l'Hartmanswillerkopf, et que deux tiers au moins des batailles livrées depuis septembre 1914 ont eu pour objet l'occupation de ces points d'observation qui devaient tomber presque tous entre les mains des Français et des Anglais. La bataille de Moronvillers est une de ces batailles pour les observatoires. Avant qu'elle fût gagnée, aucun mouvement, aucun travail ne pouvaient s'accomplir dans la plaine de Mourmelon et du camp de Châlons sans risquer d'être surpris par les Allemands. Toute cette vaste région était pour ainsi dire sous leur dépendance, soumise à la servitude de leurs vues. On peut imaginer aisément la gêne, la contrainte imposées à toutes nos organisations et préparations. De plus, la position du massif de Moronvillers et de toutes ses pentes sud fournissait à l'ennemi une excellente base de départ pour le cas où il tenterait de reprendre un jour sur Châlons la marche interrompue si heureu-

sement en septembre 1914 par la victoire de la Marne.

Enfin elle semblait lui garantir la sécurité et couvrait la vallée de la Suippe. Comment oserait-on se porter contre une telle muraille? Il ne pouvait guère imaginer manœuvre d'une telle hardiesse. Cette manœuvre, nous l'avons tentée et réussie, mais lentement, non d'un seul coup, ainsi que l'avait cru possible le général Nivelle.

La journée du 17 avril avait été heureuse — insuffisamment — et nous avait donné une bonne part du Cornillet et du Mont-Haut. Mais pendant tout un mois, l'ennemi renforcé lutta pied à pied pour nous disputer ou nous reprendre le terrain qu'il avait perdu. Il fallait achever notre succès. Ce fut l'opération du 20 mai, menée par trois divisions pour la conquête du Cornillet et l'assainissement de notre situation au Mont-Blond, au Mont-Haut, au Casque et au Téton. Le Cornillet avait été enlevé brillamment le 17 avril par la division de Lobit, mais nous n'avions pu garder le sommet. On se souvient du beau fait d'armes du 1er régiment de zouaves qui s'en empara et descendit la contre-pente de façon à dépasser les ouvertures du tunnel où se tenaient à l'abri

les réserves allemandes. Dans ce tunnel crevé par un obus de 400, il y avait plus de 500 cadavres. Entre le 17 avril et le 20 mai, le nombre des prisonniers faits en Champagne fut de 120 officiers et dépassa 6.000 hommes de troupe.

Moronvillers est l'œuvre de la IVe armée. Une autre armée du groupe du centre, — la IIe, l'armée de Verdun, — va à son tour entreprendre une opération importante sous la direction du général Fayolle et le contrôle du général en chef, toujours attentif aux événements de Verdun. La victoire du 24 octobre 1916 nous avait rendu, avec la reprise de Douaumont et de Vaux, la ligne des forts; celle du 15 décembre 1916 nous avait restitué les défenses naturelles des massifs de Louvemont et d'Hardaumont jusqu'à Bezonvaux. Mais l'ennemi gardait sur la rive gauche des positions toujours menaçantes. Après des combats sans nombre il avait fini par s'installer au Mort-Homme et sur la cote 304. Une attaque violente par la rive gauche pouvait même provoquer des conséquences plus redoutables qu'une avance sur la rive droite, et il semble bien que la principale faute commise par l'ad-

versaire en 1916 fut de s'acharner sur la rive droite au lieu de manœuvrer. Dans ce sens, la chute, trop rapide et peu explicable du fort de Douaumont avait eu un résultat presque heureux : elle avait fixé l'ennemi sur la rive droite par l'avantage même qu'elle lui procurait. Le général Pétain n'avait jamais eu dans l'idée de s'en tenir aux gains de 1916. Il fallait achever la victoire. Sur la rive droite même, la possession de la cote du Talou et de la cote 344 donnait à l'ennemi des vues et des points d'appui. De là l'opération du 20 août 1917. Elle fut préparée avec un soin extrême : le général en chef voulait que sur ces lieux dont la perte avait jeté l'angoisse dans tout le pays à la fin de février 1916, que sur cette terre bouleversée et rompue, des lauriers fleurissent en un jour. Ils y fleurirent le 20 août 1917 qui nous rendit, sur la rive gauche, le Mort-Homme et sur la rive droite la cote du Talou et la cote 344. Seule, la cote 304 résista quelques jours encore. Les résultats tactiques obtenus étaient : l'achèvement du dégagement de Verdun, nos premières lignes étant portées à 11 kilomètres au nord de la ville; la conquête d'observatoires importants sur les deux rives;

la stabilisation sur la rive gauche plaçant désormais l'ennemi dans une situation défavorable pour toute action nouvelle dans cette région. Du 20 août au 8 septembre, nous avions fait 10.300 prisonniers et pris 30 canons et 300 mitrailleuses.

Le général Fayolle était l'homme de la Somme. Voici qu'il prenait part à son tour à l'incommensurable bataille de Verdun. Quelques mois plus tard, le 18 novembre 1917, il partait pour l'Italie. Une offensive austro-allemande foudroyante avait rejeté les Italiens sur la Piave. Les alliés, pour leur porter secours, envoyaient une armée anglaise et une armée française.

***

La mission confiée au général Fayolle en Italie était de première importance. Il devait trouver un auxiliaire précieux dans la personne du général Maistre, le vainqueur de la Malmaison. Après le désastre de l'Isonzo, l'Italie meurtrie, mais nullement abattue, avait besoin de reprendre confiance en elle-même. Peut-être le fléchissement de la guerre sur son front, pen-

dant la longue période de calme qui avait précédé l'offensive austro-allemande, l'avait-il perfidement incitée à ne pas se plier assez strictement aux nouvelles méthodes de guerre. Enfin, l'entente qui avait accordé les opérations des alliés au cours de l'année 1916 à la suite du pacte de Chantilly ne semblait plus exister dans l'ordre militaire que pour mémoire. La Russie achevait de se désagréger. L'Angleterre, aidée par notre Ire armée, s'obstinait dans sa longue et trop coûteuse bataille des Flandres. La France préparait des actions locales comme celle du 20 août à Verdun, comme celle du 23 octobre à la Malmaison, parfaites mais limitées, ce qui s'explique trop bien par la nécessité de remettre d'aplomb les armées ébranlées par les troubles de la fin de mai et du commencement de juin 1917, d'économiser et d'instruire les hommes pour faire face à toutes les opérations futures, tant défensives qu'offensives, — et ce sont, on peut le dire, cette économie et cette instruction qui nous ont en effet donné l'armée de la victoire. L'Amérique levait son armée et organisait ses usines mal préparées au fini dans l'exécution qu'exige le jeu de la mort. Il manquait à la coalition un ordonnateur. L'ennemi

en profitait : il se remettait des chaudes alertes qu'il avait subies en 1916 où il avait été si près de la défaite définitive.

La disgrâce italienne fit poser le problème du commandement. Le général Fayolle se trouva tout de suite aux prises avec les difficultés qui naissent du conflit des pouvoirs. Il avait été choisi exclusivement pour des raisons militaires, et voici qu'il réussissait tout aussi bien dans une carrière à quoi il ne se serait pas cru destiné. Un honnête homme peut faire un excellent diplomate. Sa franchise coutumière s'impose et il inspire confiance. Le général Fayolle avait eu, pendant la bataille de la Somme, l'occasion de fréquenter et de connaître ses voisins, les Anglais, et il s'était entendu à merveille avec eux. De cette fréquentation, il retrouva le bénéfice en Italie : il n'eut pas de peine à s'entendre avec le général Plumer qui commandait au delà des Alpes l'armée anglaise et qui est un homme de guerre tout de loyauté et de droiture militaires. Le général Diaz, qui avait remplacé le général Cadorna dans le commandement suprême, exigeait plus de soin, car il représentait une armée qui avait le cœur à vif et qui a néanmoins confiance dans ses desti-

nées. Le général Fayolle, avec sa belle simplicité, sa franchise, sa gravité et sa noblesse naturelles, fit tomber toutes les préventions. Plus tard, il sera curieux de connaître dans leurs détails le voyage du général Foch en Italie, et les entrevues des généraux Diaz, Fayolle et Plumer. L'Italie a toujours été la terre des enchantements comme aussi des combinaisons. On échangea des officiers aux écoles d'instruction qu'on multiplia; on divisa d'un commun accord les secteurs du front, et d'un commun accord on prépara les opérations.

Le court séjour des troupes françaises en Italie n'a pas permis d'y poursuivre des actions de grande envergure parce qu'il fallait tout d'abord assurer la stabilisation du front et la réfection des armées italiennes, et aussi parce que nous étions au cœur de l'hiver et que nos troupes n'étaient pas outillées pour des opérations dans les Alpes couvertes de neige. A notre arrivée, il était encore question d'une retraite sur la ligne d'eau Pô-Mincio, tandis que l'on s'accorda pour maintenir le front sur la Piave. Nous prîmes à notre compte le saillant formé par la Piave (nord-sud) et la ligne Grappa, Asiago, Trentin (est-ouest).

La grande offensive austro-allemande, arrêtée sur la Piave, reprenait dans la montagne, pour atteindre les derniers contreforts des Alpes, gagner la plaine, et prendre de flanc toute la Vénétie. Le 6 décembre, les Italiens avaient dû abandonner le massif de la Meletta, et les Autrichiens s'emparaient du mont Sisemol. La situation s'aggravait : un nouveau recul pouvait être envisagé. Le 14, nouvelles attaques sur le col Caprile ; le 18, le mont Asolone est occupé ; le 23, les Italiens sont rejetés sur la ligne Costalunga, sud du mont Melago, val Frenzela. Il est vrai que le 24 une contre-attaque italienne reprend le mont Melago qui est reperdu le 25. Cette pression continue et menaçante demandait à être nettement arrêtée. Le général Maistre, qui commandait l'armée française, sous la direction du général Fayolle, prépara et exécuta l'affaire du Monte Tomba le 30 décembre.

Le Monte Tomba est une petite montagne qui domine le saillant confié à la garde de nos troupes et se dresse d'une hauteur de 800 mètres sur la plaine comme une falaise sur la mer. La plaine, à ses pieds, semble écumer dans des bouleversements de moraines. Les positions au-

FRANCE-AMÉRIQUE

82, Avenue des Champs-Elysées

PARIS

Le Comité France-Amérique a *été fondé, en 1909, sous la présidence de M. Gabriel Hanotaux, par un grand nombre de personnalités qui ont lancé l'appel suivant, résumant le programme du Comité :*

« Les Français qui signent cet appel viennent de fonder une institution qui consacre à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie entre la France et les nations américaines ; c'est le Comité *France-Amérique.*

« Travailler au développement des relations économiques, intellectuelles, artistiques, etc., entre les nations du Nouveau Monde et la nation Française ; fonder une Revue mensuelle et y coordonner les renseignements les plus complets sur la vie économique et intellectuelle des peuples américains ; attirer en France des étudiants et des voyageurs des deux Amériques et leur préparer un accueil cordial ; encourager toute œuvre ou toute action qui fera connaître l'Amérique en France ou la France en Amérique : telle sera la direction donnée à nos efforts.

« Les soussignés font appel au concours généreux et au dévouement actifs de ceux qui, en France, s'intéressent aux Amériques et de ceux qui, dans les Amériques, s'intéressent à la France. »

Cette fondation a été accueillie avec tant de faveur que, trois ans après, le nombre des membres actifs et des adhérents du Comité France-Amérique *dépassait le millier. A cette date, après avoir organisé en France une base solide, il a commencé à constituer des Comités correspondants en Amérique.*

Dans l'Amérique du Nord, les Comités suivants fonctionnent sous la présidence : Pour le Canada *:* à Montréal, *de l'Hon, sénateur Raoul Dandurand, ancien président du Sénat fédéral ; — à* Québec, *de M. Ferdinand Roy, bâtonnier de l'Ordre des Avocats ; — à* Winnipeg, *de Mrs G.-H. Williams ; — à* Toronto, *en formation ; —* Pour les Etats-Unis : *à* New-York, *du Dr. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia ; — à la* Nouvelle-Orléans ; *de l'Hon, juge Bréaux, ancien président de la Cour suprême de la Louisiane ; — à* Los Angeles, *de M. Lucien N. Brunswig ; — à* San Diego, *de M. Eugène Dancy, ancien président de la California Bar Association ;*

à Seattle, *de M. R. Auzias de Turenne, vice-Président de « The Bank for Savings » ; — à* Salt Lake City, *du major Richard W. Young ; etc. — La société « The Friends of France », de* San Francisco, *présidée par M. William B. Bourn, est également affiliée au Comité* France-Amérique *de Paris.*

Dans l'Amérique latine, des Comités ont été constitués à Rio-de-Janeiro *(président : M. Antonio Azeredo, président du Sénat fédéral);* Sao-Paulo *(président : sénateur Jorge Tibiriça, ancien président de l'état de Sao Paulo) ; —* Montevideo *(président : Dr. Alfred Navarro) ; —* Santiago du Chili *(président : M Maximo del Campo, ancien ministre des affaires étrangères) ; —* Concepcion, *Chili (président : Dr. Victor Villagra) ; —* Lima *(président : M. Meliton Porras, ministre des affaires étrangères) ; —* Panama *(président : Dr. Ricardo Arias, ancien secrétaire d'Etat) ; —* La Havane *(président : Dr. Cosme de la Torriente, président de la Commission des Relations extérieures du Sénat) ; —* Le Paz *(président : Dr. Carlos Calvo, ancien ministre de l'instruction publique) ; —* Quito *(président : M. D.-J. Trajano Mera, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères) ; —* San José de Costa Rica *(président : M. Léonidas Pacheco, ancien ministre de l'instruction publique). D'autres sont en voie de formation à* Buenos-Aires, Mexico, Bogota, San-Savaldor, Honduras, etc.

Ces divers Comités s'attachent à accomplir dans leurs pays respectifs et selon les modalités qui leur paraissent opportunes, la même œuvre de rapprochement entre leur nation et la France. Pour ne citer que deux exemples, indiquons que la fondation de la Maison Française *de New-York, centre de renseignements universitaires pour toute l'Amérique du Nord, est due à la générosité des deux premiers présidents du Comité* France-Amérique *de cette ville, — et que le Comité de Sao Paulo a organisé, quelques mois avant la guerre, une brillante* Expositon d'Art français, *dont la section d'art rétrospective a servi à constituer le premier Musée d'art français permanent en Amérique du Sud.*

Au cours des hostilités, l'effort des Comités France-Amérique *du Nouveau monde, s'adaptant aux circonstances, a visé surtout un double but : d'une part, mener une campagne d'opinion pour la cause des Alliés ; d'autre part, recueillir des dons pour les victimes françaises de la guerre. L'intervention des Etats-Unis et de la plupart des Républiques latino-américaines qui sont entrées en guerre ou ont rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne, de même que les secours, en provenance des deux Amériques, transmis par le Comité central de Paris (plus de* 6 millions de dons en argent *et de* 121 millions de dons en nature *expédiés par le « service de Transport* France-Amérique *»), attestent l'importance des résultats obtenus.*

Le Comité France-Amérique *de* ***Paris**, qui **a** son **siège social,** ses salons de **réception** et ses bureaux au cœur de **Paris**, occupe un vaste rez-de-Chaussée avec un étage sur l'avenue même des Champs-Elysées, au n° 82. Il est dirigé par un* **Bureau** ***et** un* **Conseil de Direction.** *Le Bureau de* **France-Amérique** *est actuellement formé des personnalités suivantes :*

Président, M. GABRIEL HANOTAUX, **de l'Académie française, ancien ministre des Affaires étrangères.**

Vice-Présidents : MM. EMILE HEURTEAU, délégué général de la Compagnie des chemins de fer Paris-Orléans (président de la Section de propagande) ; — LE MARÉCHAL FAYOLLE (président de la Section France-Etats-Unis) ; — LOUIS BARTHOU, de l'Académie française, Ministre de la Guerre (président de la Section France-Amérique latine) ; — FRANÇOIS CARNOT, (président de la Section France-Canada) ; Baron D'ANTHOUARD, ministre plénipotentiaire (président de la Section France-Brésil).

Présidents de Commissions: MM. ALFRED CROISET, doyen honoraire de la Falculté des lettres de Paris (Enseignement) : — FRANÇOIS CARNOT, président de l'Union centrale des Arts décoratifs (Beaux-Arts) ; — PAUL TEMPLIER, président de la chambre syndicale de la Bijouterie (Industrie et Commerce) ; — EDMOND CHAIX, président de la Comission du Tourisme de l'Automobile-Club (Tourisme). — J. DAL PIAZ, directeur général de la Compagnie Générale Transatlantique, (Bureau d'Accueil).

Trésorier: Comte ROBERT DE VOGÜÉ. — *Directeur général:* M. GABRIEL LOUIS-JARAY, **maître des requêtes au Conseil d'Etat.**

Auprès du Comité central fonctionnent les organisations suivantes: **Ligue française de propagande,** *groupant en quatre Commissions (Enseignement, Beaux-Arts, Industrie et Commerce, Tourisme) les établissements d'enseignement, les Industriels et Commerçants, les groupements régionaux,* — Section France-Canada, Section France-Etats-Unis, Section France-Amérique latine, Section France-Brésil, *comportant une Commission pour les rapports économiques et une Commission pour les rapports intellectuels ;* **Bureau d'Accueil,** *dont les services gracieux sont à la disposition des Américains venant en France, présentés par un Comité correspondant ;* — Commission de dames, *composée de Mmes la* Bne d'ANTHOUARD, LOUIS BARTHOU, FRANÇOIS CARNOT, EDMOND CHAIX, la Mse de CRÉQUI-MONFORT, la Mse de GANAY, GABRIEL HANOTAUX, ALEXANDRE MILLERAND, J. DAL PIAZ, la Psse de POIX, la Mse de ROCHAMBEAU, la Dsse de ROHAN douairière, la Vsse de SALIGNAC-FÉNELON, EUGÈNE SCHNEIDER, JULES SIEGFRIED, SOULANGE BODIN, LOUIS VIELLARD, la Csse ROBERT DE VOGÜÉ, WALDECK-ROUSSEAU, *et chargée de recevoir dans les salons du Comité, en des réunions périodiques, les hautes personnalités des deux Amériques.*

Le Comité central de Paris et ses sections de Province (Reims, Strasbourg, Lille, etc.) comprennent des membres actifs, *qui forment un cercle, et des* adhérents.

Le Comité publie, le 5 *et le* 20, *deux Revues mensuelles, qui sont sa propriété: l'une,* France-Amérique *(fondée en* 1910*), avec ses livraisons* France-Amérique latine *et* France-Canada ; *l'autre,* France-Etats-Unis *(fondée en* 1919*), avec texte français-anglais et un supplément* France, *chronique illustrée du mois (en anglais). Ces Revues étudient la vie des nations américaines dans toutes leurs manifestations : politiques, internationales, économiques, financières, sociales, intellectuelles, artistiques, etc. Elles donnent régulièrement des articles et chroniques des auteurs les plus connus et les plus compétents. Ce sont des revues de luxe, paraissant sur une quarantaine de pages de grand format, et qui contiennent chaque mois des gravures ou cartes, en planches hors-texte, sur papier couché. (Le numéro ; France, 2 fr. 50 ; Amérique, 1/2 dollar.—Abonnement annuel: France, 28 francs ; Amérique du Nord et du Sud, 6 dollars ; Etranger 32 francs).*

Le Comité publie en outre: la Petite Collection France-Amérique *(chaque cahier: 1 fr.), reproduisant les discours ou articles qu'il importe particulièrement de faire connaître, — et un journal illustré mensuel,* L'Amérique, *sur papier glacé, qui donne plus spécialement le compte rendu des diverses manifestations, initiatives et organisations du Comité: (Le numéro 0 fr. 50). — Abonnement annuel: France, 6 francs ; Amérique, 2 dollars.)*

Depuis 1913, *la publication des périodiques est complétée par l'édition des livres de la* Bibliothèque France-Amérique, *qui comprend quatre collections:* Histoires des Nations américaines, — Pays d'Amérique. — Littérature et Arts d'Amérique, — Questions américaines, *donnant sur chaque sujet une étude complète et originale.*

L'œuvre du Comité, tant en France qu'en Amérique, peut ainsi se résumer: constituer des centres où se rencontrent, pour un effort convergent, les Français soucieux de notre expansion nationale, qui trouve dans le Nouveau Monde un champ d'action exceptionnellement favorable, et les Américains du Nord et du Sud désireux de faire bénéficier leurs pays des ressources de notre civilisation.

Les résultats vraiment remarquables obtenus par lui en douze années autorisent les prévisions les plus optimistes ; mais il a besoin d'être soutenu et, puisant ses seules ressources dans les contributions volontaires de ses adhérents, il demande à tous ceux qui, outre-mer et dans notre pays, s'intéressent à son effort, plus que jamais utile, de lui apporter leur concours actif.

Châteauroux. — Société d'Imprimerie et d'Edition



VIENT DE PARAITRE

trichiennes consistaient en deux lignes de tranchées, l'une sur la pente, l'autre sur la contrepente, fortifiées par quelques ouvrages dont l'un était installé à la cote 868. La préparation d'artillerie commença le 29, fut intensifiée dans la matinée du 30, et l'attaque se déclencha à 4 heures de l'après-midi. A 4 h. 1/2 les objectifs étaient atteints et même dépassés par les chasseurs de la 47e division (général Dillemann). Le barrage autrichien avait bien joué, mais avec un léger retard dû à notre marche foudroyante. L'opération nous avait coûté 34 tués et 180 blessés ; elle nous rapportait 1.500 prisonniers dont 44 officiers, 7 canons, plus de 60 mitrailleuses et quelques canons-revolvers. Elle avait été préparée avec cette perfection qui porte la marque du général Maistre.

C'était bien terminer l'année. Il fallait en outre faire accepter ces belles étrennes à nos alliés d'outre-monts. Ils firent mieux que les accueillir, ils nous en rendirent de pareilles. Le 28 janvier l'armée italienne attaquait et enlevait le col del Rosso et le col Echele avec le concours de notre artillerie en contre-batterie et en interdiction. La liaison des armes lui était moins familière qu'à nous-mêmes, mais ses offi-

ciers l'avaient immédiatement comprise et ne demandaient qu'à la mieux étudier et pratiquer.

Tous ces contacts avec nos alliés d'outre-mer et d'outre-monts qui avaient abouti à une entente, à une camaraderie d'armes, à une pénétration réciproque, prouvent à quel point il eût été facile et précieux de les établir dès le début sous le commandement intelligent et courtois de la nation la plus ancienne dans l'art de la guerre et la plus éprouvée dans sa race et dans son territoire. A l'origine de toutes les erreurs qui ont prolongé indéfiniment une épreuve aussi douloureuse, on trouvera des fautes de direction.

Des attaques d'ensemble en union avec les Italiens sur le Grappa, sur le plateau d'Asiago, dans le Trentin, furent étudiées en janvier et en février pour être exécutées au printemps. Mais la majeure partie de nos forces fut rappelée en France dès la fin de février, en vue de faire face aux attaques allemandes que l'on prévoyait. Le général Fayolle allait jouer dans la campagne de France l'un des plus grands rôles.

V

LA BATAILLE POUR PARIS ET AMIENS

(21 mars — 11 juin 1918).

Le commandement, dès le début de 1918, devinait bien en effet que la tactique de l'ennemi serait de brusquer les hostilités. Autant nous avions intérêt à attendre une supériorité en matériel et en effectifs que le concours américain nous garantissait, autant l'Allemagne avait intérêt à devancer le temps de ces avantages et à profiter immédiatement de ceux que lui valait la défection russe.

La menace ne suffit pas à nous valoir l'unité de commandement. Il y avait donc en France, à la date du 20 mars 1918, un front anglais de la mer à l'Oise, et un front français de l'Oise à la frontière suisse. Le général Pétain, qui avait la charge du front français, avait prévu,

par une entente avec le maréchal Haig, une aide à fournir à nos alliés au cas où ils subiraient les premiers le choc redoutable et auraient besoin d'être étayés. Le délai imparti par le généralissime anglais pour amener cette aide à pied-d'œuvre fut même réduit dans les prévisions et le plan. Enfin, comme le général en chef des forces françaises estimait que le point de jonction de deux armées, que la charnière qui les relie est toujours un point délicat, il avait installé dans la zone d'arrière de cette charnière la IIIe armée (Humbert), ou du moins quelques-unes de ses divisions. Le général Fayolle, rappelé d'Italie le 8 février, en réserve de commandement, était à dessein cantonné dans le voisinage des Anglais avec lesquels il s'était si bien entendu sur la Somme et en Italie.

Le 21 mars, les Allemands, renouvelant la manœuvre de Riga, et confiant au général von Hutier et aux divisions qu'il avait préparées à sa manœuvre le soin de réaliser la surprise, qui est la condition presque essentielle, à la guerre, du succès et que nous n'avons peut-être pas assez recherchée, attaquaient de l'Oise à la Somme sur un front de 80 kilomètres. Le soir même, notre IIIe armée était alertée, et nos pre-

mières divisions mises en marche. Dès le 23 mars, dans la soirée, le général Fayolle prenait le commandement de toutes les forces françaises et britanniques engagées entre Barisis et Péronne. La mission qu'il recevait tenait en deux mots : arrêter l'ennemi, boucher la trouée.

La trouée ? Elle s'élargissait avec une effroyable rapidité. Les Allemands avaient passé le canal Crozat et marchaient vers l'Oise. Noyon était menacée, et la route de Compiègne et de Paris. Le 5e corps (général Pellé) défendait pied à pied les abords de Noyon, donnant le temps à nos troupes de débarquer. L'armée Humbert, couvrant de toutes ses troupes les voies d'accès de Paris, rejetait la bataille à l'ouest sur Mondidier et Amiens. Le général Débeney, commandant la Ire armée, arrivait en hâte de Lorraine pour débarquer à Montdidier. Seul avec son état-major, il attendait, il pressait son armée. Le 25 mars, les Allemands passaient la Somme entre Béthencourt et Saint-Christ : le soir, ils jalonnaient la ligne Bray-Chaulnes-Rethonvillers-Noyon (1). La rapidité

(1) Pour tous les détails de ces événements, voir le beau livre de Louis Madelin : *La Bataille de France* (Plon, édit.)

de nos transports, le calme et la confiance du commandement, la parfaite exécution des ordres par les états-majors, l'élan et l'ardeur des troupes permirent de « tenir le coup », dans le plus grand danger qu'ait couru le pays depuis la Marne.

J'ai vu, dans ces circonstances, le général Fayolle à son quartier général de Verberie sur l'Oise. C'était le vendredi-saint, 29 mars. Le lieutenant Madelin m'accompagnait dans ma mission. Le général Fayolle, inquiet encore la veille, reprenait sa belle humeur : il s'apprêtait à partir pour s'installer plus à l'est et au nord.

— Allons, nous dit-il, avec cette brusque bonhomie qui est sa manière, la vague de fond qui déferlait sur l'Oise a trouvé son mur. Elle s'en va mourir à Montdidier.

Puis, comme s'il se parlait à lui-même, il ajouta :

— Si nos camions débarquent ce soir à Amiens, nous pourrons chanter *l'Alleluia* le jour de Pâques dans la cathédrale.

Et ses yeux clairs rayonnaient. Il y avait là le général Mangin, alors commandant du 9e corps, les yeux allumés, les narines dilatées,

la bouche avançante, comme s'il reniflait et aspirait une proie :

— Mes divisions montent, déclara-t-il, sûr du résultat.

Peut-être aurions-nous la chance de les voir arriver. Nous devions nous rendre à Amiens ce même jour. A partir de Creil, la route se remplit de convois et tout de suite la confiance d'un Fayolle nous gagne. Car la route est organisée. C'est la *voie sacrée* de Verdun, c'est le chemin qui, régulièrement et en ordre, sans mélange, sans arrêt, sans obstruction, alimente la bataille en hommes, en artillerie — car voici des batteries de campagne sur automobiles, — en matériels, en munitions, en vivres. Les camions se croisent — ceux qui *descendent* emportent les troupes anglaises relevées — se suivent, se doublent selon les méthodes du service routier. Aux carrefours, un personnel spécial fournit les indications, rectifie les erreurs, donne un tour de faveur aux unités attendues. Quand les arrières fonctionnent ainsi, il y a bien des chances pour que l'avant exécute à temps ses manœuvres.

Nous dépassons la file des voitures. Nous entrons, en approchant d'Amiens, dans une autre

zone, celle de la peur : les routes latérales sont peuplées de convois d'émigrés, lugubres cortèges, déjà vus avant la Marne, à Verdun, hier encore à Senlis, venus de Noyon et de Compiègne. Puis le pays se vide, la route est libre, nous roulons à l'aise dans le silence que, seuls, nous troublons. Nous n'entendons pas un coup de canon, nous ne rencontrons personne. Il semble que nous ayons pénétré dans une région inhabitée : Amiens est là, presque désert. Les rares habitants restés nous entourent, nous demandent : — Et les nôtres ? — Ils arrivent.

Et bientôt voici les premiers camions. La prédiction du général Fayolle se réalisera : on pourra chanter *l'Alleluia* le jour de Pâques, car la patrie sera sauvée...

Je rappelais récemment ces souvenirs au général Fayolle. Il les précisa avec sa franchise accoutumée :

— On m'avait ordonné : couvrez Paris et Amiens. Amiens et Paris ! c'est-à-dire l'ouest et le sud : cela me faisait loucher ! Foch disait : Amiens d'abord, de façon à assurer la liaison avec les Britanniques. Pétain disait : Paris, d'abord, de façon à barrer les voies d'invasion de l'Oise. Ils avaient raison tous les deux. Fort

heureusement, ces deux directives rentraient dans mon plan personnel. En effet, pour aveugler une voie d'eau il faut d'abord l'empêcher de s'élargir et pour cela agir sur les bords, à droite et à gauche. C'est pourquoi je bâtissais mes môles de résistance à la fois du côté de Noyon et en avant d'Amiens, tandis que de leur côté les Boches faisaient porter leur effort principal dans ces deux directions. Mais pendant ce temps le flot coulait au centre, entre les deux, vers Montdidier : d'où la formation de la poche. Pendant trente-six heures, il n'y eut pas un homme du côté de Montdidier. Ah ! si le Boche à ce moment avait eu un corps de cavalerie sous la main !...

Et le général, feuilletant ses notes personnelles, me montre celle-ci à la date du 30 mars (veille de Pâques).

La veille de Pâques, vu Foch à l'hôtel de ville de Beauvais. Il était seul avec Weygand. — « Eh bien, vieux frère ! » me dit-il dès l'entrée. — « Eh bien, répondis-je, nous l'avons échappé belle. La situation est critique, mais bonne tout de même. Le Boche est dans une nasse, il ne se tirera pas de là. Alleluia ! » — « *Bien sûr,*

répliqua-t-il. Faisons seulement que la nasse ne crève pas et nous l'y étranglerons. Alleluia ! »
Dès le lendemain, le plan de la réduction de la hernie de Montdidier était prêt.

A la page suivante je lis à la date du 31 mars (jour de Pâques) :

C'est le jour de la Résurrection. Hier la France et l'Angleterre étaient mourantes; aujourd'hui elles sont sauvées.

Et au bas de la même page, à la date du lundi, 1er avril :

Le drame actuel où se joue le sort de la France, de l'Angleterre et de la Belgique, sans parler du reste du monde, est en trois actes :
Dans le 1er, percée, le Boche triomphe;
Dans le 2e, les Français arrivent et l'arrêtent;
Reste le 3e qui marquera la fin et la ruine des armées allemandes. Nous passerons en effet bientôt à l'offensive en profitant des conditions favorables qu'offre la hernie de Montdidier.

Le général Fayolle ne prévoyait pas à ce moment la formation des autres poches. C'est bien en effet pour avoir échoué dans ses tentatives de percée et s'être enfermé dans les

saillants qu'il avait creusés que le Boche devait être irrémédiablement perdu.

Le 30 mars, la vague ennemie se brisait devant Le Plémont, Le Plessis-de-Roye. Orvillers, remparts de l'Ile-de-France défendus par l'armée Humbert. Le 4 avril, l'armée Debeney résistait au terrible assaut de dix divisions sur le front Grivesnes-Moreuil. Nous étions déjà solides sur tout le pourtour de la poche.

Et la situation à peine stabilisée, déjà des plans étaient à l'étude en vue de réduire ce saillant. Mais il fallait en trouver les moyens : or, le 9 avril, une nouvelle attaque allemande se déclenchait du côté d'Armentières et déterminait une deuxième poche chez les Anglais. On y envoya les quelques divisions françaises encore disponibles.

Puis ce fut, le 27 mai, l'offensive sur l'Aisne qui devait amener les Allemands jusqu'à Château-Thierry, précisément comme nous allions attaquer nous-mêmes sur le front Montdidier-Oise. Au cours de cette bataille de l'Aisne, si désastreuse ensemble et si favorable à nos plans d'avenir, le général Fayolle n'attendit pas les ordres pour jeter toutes les réserves disponibles de la IIIe armée (2 divisions) sur

la rive gauche de l'Oise et limiter de ce côté l'invasion. Feuilletant les notes personnelles du général, j'y trouve encore cette indication à la date du 29 mai :

Si cela continue, il faudra former de suite une armée de manœuvre de mon côté et attaquer dans le flanc droit des Boches qui s'enfoncent vers la Marne.

C'était déjà l'idée de la contre-offensive du 18 juillet.

Après la formation des poches de Montdidier et de Château-Thierry, il devenait évident que l'ennemi attaquerait sur le saillant de Compiègne qu'il enveloppait par l'ouest et par l'est. Ce fut l'affaire du 9 juin. Un des meilleurs titres de gloire du général Fayolle est l'élaboration, dans les premiers jours de juin, de toute une série d'instructions, conformes aux directives du général Pétain, qui visait à donner aux troupes une nouvelle méthode de combat, en cas d'attaque, méthode qui constituait une véritable manœuvre. Jusque-là, en effet, il était admis qu'on devait tenir en première ligne; on ne voulait pas perdre une seule tranchée. Mais ainsi visait-on davantage la conservation

du terrain que la ruine de l'ennemi. En 1918, devant les grandes offensives allemandes, cette obstination devenait une erreur redoutable. Que se passait-il en effet? L'ennemi, au cours de sa préparation, écrasait nos premières lignes sous le bombardement, ou les anesthésiait au moyen de ses obus toxiques, puis il passait. Ainsi s'étaient formées les trois poches antérieures. Il fallait trouver autre chose.

Les troupes reçurent l'ordre, dès qu'une attaque paraîtrait imminente, de ne laisser en première ligne que quelques bataillons d'avant-poste et de reporter le gros des forces en arrière, hors de portée de la majeure partie de l'artillerie ennemie, sur une position dite *de résistance*. Là elles échappaient aux effets du tir de préparation et étaient en mesure de recevoir sur un front intact, solide, fortement tenu, l'assaillant, au moment où, déjà dissocié par la résistance des bataillons d'avant-poste, il se présentait devant elles.

Cette manœuvre était dans l'air, si l'on peut dire. Le général Pétain, je l'ai dit, l'inspirait du Grand Quartier et la codifiait. Le général Maistre, appelé au commandement du groupe des armées du centre, et l'un de nos meilleurs

tacticiens, la devait adopter et appliquer en grand. D'accord avec le général Pétain, Maistre l'imposa, en effet, à ses armées : V^{e} (Berthelot) et IVe (Gouraud). On doit à son application le prodigieux triomphe de Gouraud qui l'exécuta à merveille le 15 juillet : la IVe armée avait perdu les crêtes de Moronvillers, mais la bataille était gagnée.

Quand, le 9 juin, l'ennemi attaqua sur le saillant de Compiègne, ce dispositif n'était pas encore complètement réalisé à la IIIe armée (Humbert) et il en résulta que les lignes furent enfoncées sur le front de deux divisions. Le 10 au matin, pour parer à cet échec, au lieu de *colmater* comme on s'était contenté de le faire jusque-là, le général Fayolle prit le parti de réunir toutes les forces disponibles à la Ire et à la IIIe armées (5 divisions) et de les jeter le lendemain sur le flanc droit de la nouvelle poche qui se formait. A trois heures de l'après-midi, le général Mangin, qui se trouvait à ce moment disponible et à qui était réservé le commandement de la contre-attaque, fut convoqué avec le général Debeney dans le bureau du général Fayolle à Noailles. L'ordre dont voici le texte fut alors dicté devant eux :

G. A. R.
Etat-major
3e Bureau
No 9051

Destinataires :

Général Mangin (remis à général Mangin).
3e armée (remis à général Mangin pour 3e armée).
1re armée (à titre de renseignement, remis à général Débeney).
G. Q. G. (remis à capitaine Picard).
Bacon (Foch : emporté par col. Destiker).

Au Q. G., le 10 juin 1918, 16 heures.

ORDRE DE CONTRE-ATTAQUE

PERSONNEL ET SECRET.

Une masse de contre-attaque de cinq divisions est en voie de rassemblement dans la zone Maignelay — La Neuville-Roy.

Elle est placée sous le commandement du général Mangin.

Elle comprendra les 129e, 152e, 165e, 133e et 48 divisions.

La mission du général Mangin est de contre-attaquer en flanc l'ennemi qui progresse dans la direction de Gournay-sur-Aronde. Direction générale : Méry, Cuvilly.

Le 35e corps est placé sous les ordres du général Mangin, avec toutes les troupes qui s'y trouvent.

Les groupements de chars d'assaut de Saint-Just. Montiers, L'Eglantiers, Moyenneville sont à la disposition du général Mangin.

La contre-attaque aura lieu le plus tôt possible dans la journée du 11 juin.

Le front de départ sera orienté d'après la situation de l'ennemi; il ne peut être précisé dès maintenant.

Dans l'ensemble, le général Mangin est sous les ordres du général commandant la IIIe armée, à qui il devra communiquer toutes les instructions

qu'il donnera, mais conserve pleins pouvoirs pour l'organisation de la contre-attaque elle-même.

P. A. le Chef d'Etat-major,
Signé : PAQUETTE.

Signé : FAYOLLE.

Foch vint peu après et approuva l'ordre; Pétain vint à son tour et à son tour l'accepta.

Le général Mangin était déjà parti pour prendre ses dispositions et l'état-major du G. A. R. organisait le transport des cinq divisions qui furent amenées à pied d'œuvre pendant la nuit. Mangin devait déclencher la contre-attaque le lendemain à midi; toujours ardent, toujours exact, il fut prêt dès 11 h. $\frac{1}{2}$. L'arrêt du Boche fut immédiat.

C'était la première victoire de 1918. Ainsi les opérations, tour à tour défensives et offensives des 9-11 juin devant Compiègne, nous apparaissent-elles aujourd'hui comme la répétition générale des grandes opérations, pareillement défensives et offensives, des 15 et 18 juillet. Lorsque Ludendorff tenta d'encercler la montagne de Reims, il fut à son tour bousculé sur son flanc droit par l'armée Mangin. L'attaque du 11 juin sur le plateau de Méry, c'est le prélude de la victoire finale.

VI

L'OFFENSIVE DU 18 JUILLET 1918 ET LA VICTOIRE

Après la formation de la poche de Montdidier, des études avaient été immédiatement entreprises en vue de sa réduction. Il en fut de même pour la poche de Château-Thierry. Mais ces projets réclamaient des moyens d'exécution d'autant plus difficiles à trouver que l'allongement démesuré de notre front, en raison même de ces saillants, absorbait toutes nos réserves. On attendait les Américains qui commençaient enfin à fournir des divisions isolées. Foch, devinant le premier l'importance de leur concours, dressait de loin ses plans gigantesques.

Cependant, aux premiers jours de juillet, une attaque était en préparation, en direction

du sud de Soissons, dans le but de couper aux Boches la seule voie ferrée qui leur permettait de ravitailler leurs troupes dans la poche de Château-Thierry, et le général Mangin multipliait avec sa ténacité et son énergie habituelles les opérations de détail en vue d'améliorer les débouchés de son armée et de fortifier son moral afin de l'avoir bien en main. Lorsque se produisit la grande offensive allemande sur le saillant de Reims, notre contre-offensive était déjà mûre.

Continuant de feuilleter en hâte — et non sans quelque indiscrétion — les notes personnelles du général Fayolle, je cueille celle-ci à la date du 12 juillet :

Les Boches vont attaquer entre Château-Thierry et Reims, cela paraît à peu près certain. Pourvu que je puisse leur tomber dans le dos !

Le 13, du Grand Quartier, le général Pétain avait envoyé une instruction d'offensive générale éventuelle pour les Xe (Mangin), VIe (Degoutte) et Ve armées (Berthelot), qui entouraient la poche de Château-Thierry.

Dans l'exécution, la VIe armée passait sous

le commandement du général Fayolle qui eut en réalité, à partir du 16 juillet, quatre armées sous ses ordres : les Ire (Debeney), IIIe (Humbert), Xe (Mangin) et VIe (Degoutte), les deux premières entourant la poche de Montdidier, les deux dernières tenant la partie ouest de la poche de Château-Thierry.

Cette instruction indiquait comme direction générale de la Xe armée Oulchy-le-Château; le général Fayolle préféra fixer Fère-en-Tardenois, plus éloigné et plus au sud (1).

Mais comment, ici, ne pas citer, même sans sa permission, les brèves notes où il fixait ses pensées quotidiennes toutes tendues vers la bataille :

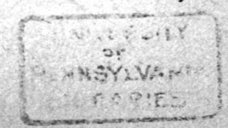
Mardi 16. — Le Boche a attaqué hier sur 80 kilomètres. Il a pris une TAPE..... *Notre*

(1) *13 juillet.* — Si, comme on s'y attend, l'attaque principale de l'ennemi se produit entre Château-Thierry et Reims, le but de l'offensive de la Xe armée sera de la prendre à revers.

Il en résulte que sa direction générale doit être Dommiers, Viersy, Hartennes, Cramailles, Fère-en-Tardenois.

Aucune limite n'est assignée à l'attaque qui se développera en profondeur tant qu'elle aura les moyens de progresser.

15 juillet. — Ne pas viser Soissons, mais uniquement Fère-en-Tardenois.... ; l'essentiel est de ne pas livrer deux batailles, l'une pour Soissons, l'autre pour Fère-en-Tardenois. (Extrait des ordres du G. A. R.)


UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA LIBRARIES

contre-offensive se présente bien. Ce sera pour après-demain.

Mercredi 17. — Le Boche a mal débuté. La Champagne a tenu. Hier, il a marché par les deux rives de la Marne sur Epernay et a réalisé quelques progrès.

Le meilleur moyen de l'arrêter est dans notre contre-offensive qui débouchera dans les meilleures conditions. Ce peut être une grande victoire. En marchant sur Fère-en-Tardenois, nous atteignons directement ses derrières.

..... Belle gloire au soleil couchant.

Jeudi 18. — Tout va bien. Mangin est magnifiquement parti; Degoutte aussi. Le Boche ne tardera pas à repasser la Marne.

Samedi 20. — Ce soir le Boche aura évacué Château-Thierry.

Dimanche 21. — Le Boche a évacué Château-Thierry et a repassé la Marne.

Son offensive est arrêtée et tourne en défaite.

. . . .

Belle gloire au soleil couchant! Ce grand chef simple aime les images. Il avait dit, un vendredi saint qui semblait un jour de défaite : — *Nous chanterons l'alleluia de Pâques.* Car il croit à l'éternelle Résurrection. Il a toujours cru à la résurrection de notre pays, et dans les pires épreuves. Rentrant en automobile à son quartier général le 17 juillet, le long des forêts, revenant de voir les préparatifs accumulés sous les arbres propices de Villers-Cotterets, il a lu au ciel d'or les présages.

Pendant les journées suivantes, la réduction de la poche se poursuivit au moyen d'une manœuvre en équerre : la Xe armée marchait de l'ouest à l'est, tandis que la VIe remontait en union avec la Ve, du sud au nord, de façon à maintenir l'ennemi constamment dans une tenaille. C'est grâce à cette manœuvre que la forte position de la butte de Chalmont tomba le 28 juillet, que la crête du Grand Rozoy fut enlevée le 1er août, etc. La 3 août, les Xe et VIe armées avaient atteint l'Aisne et la Vesle et la Xe armée entrait à Soissons. Dès le 4 août, le général Fayolle avait adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant :

La deuxième bataille de la Marne s'achève, comme la première, dans la victoire. Il n'y a plus de « poche » de Château-Thierry.

Les VIe et X^e armées, ainsi que les troupes alliées qui combattaient à leurs côtés, y ont pris la part la plus glorieuse.

Leur brusque et magistrale entrée dans la bataille, le 18 juillet, a eu pour premier résultat de briser net l'offensive de l'ennemi et de l'obliger à repasser la Marne.

Depuis, devant des attaques ardentes, poursuivies sans arrêt, de jour et de nuit, il a dû reculer jusque derrière la Vesle, laissant entre nos mains 15.000 prisonniers, 600 canons, 4.000 mitrailleuses, 600 minenwerfers.

Ces résultats sont dus à l'énergie et à l'habileté des chefs et à l'extraordinaire vaillance des troupes dont la plupart ont marché en combattant sans répit pendant plus de 15 jours.

J'adresse aux commandants de la Xe et de la VIe armées, les généraux Mangin et Degoutte, aux commandants des unités britanniques et américaines, ainsi qu'à toutes les troupes, le témoignage de mon admiration pour leur intelligence, leur bravoure, leur héroïque ténacité.

Que tous soient fiers de l'œuvre accomplie !

elle est grande; car elle a puissamment contribué à assurer la victoire finale et à en avancer l'heure.

Il ne m'appartient pas ici d'entreprendre le récit des opérations si brillamment menées par les généraux Mangin et Degoutte. Mon rôle doit se borner à montrer dans la bataille le commandement d'un groupe d'armées.

En réalité, le général Fayolle en commandait deux : celui (Mangin et Degoutte) chargé de réduire le saillant de Château-Thierry, et celui (Débeney et Humbert) qui allait vider la poche de Montdidier.

Dès le 30 juillet, le maréchal Foch formait le projet d'y arriver au moyen d'une offensive anglo-française, la gauche de la Ire armée (6 divisions) étant rattachée aux Anglais. Fayolle, d'accord avec Pétain, résolut d'y faire contribuer toute la Ire armée, et même pour faciliter la chute de Montdidier, le corps de droite (35e : Jacquot) de la IIIe armée fut rattaché à la Ire. En outre, la IIIe armée devait se tenir prête à pousser ferme de l'avant, avec ses seules forces, de façon à former encore ici tenaille.

L'attaque fut lancée le 8 août, et l'on sait

avec quelle perfection, pour la part française, par le général Débeney, comme l'avait été, magnifiquement, celle du 18 juillet par le général Mangin. Le 10, la Ire armée arrivait devant Roye, et Montdidier était réoccupé. A la IIIe armée, la gauche avait atteint Boulogne-la-Grasse et Conchy-les-Pots.

Les jours suivants, la progression continua méthodiquement. Le 27 août, la Ire armée atteignait la Somme, et le 29 la IIIe armée entrait dans Noyon. Aux premiers jours de septembre, Guiscard, Ham, Chauny, Tergnier étaient délivrés pour la seconde fois. La poche était réduite.

Le mérite de la IIIe armée avait été grand de progresser avec ses seules forces, comme l'avait fait, dans la réduction de la poche de Château-Thierry, la VIe armée (Degoutte). Dans les deux cas, la manœuvre en tenaille avait été la même : une armée attaquant sur le flanc gauche, direction ouest-est, tandis que l'autre marche du sud au nord : dans la poche de Château-Thierry, armée d'attaque Xe (Mangin), armée de rabattement VIe (Degoutte). Dans la poche de Montdidier : armée d'attaque Ire (Débeney), armée de rabattement IIIe (Humbert).

On se rend compte aisément que le comman-

dement d'un groupe d'armées est, en pareil cas, la conduite même de la bataille, puisque cette bataille se livre avec deux armées dont les opérations sont conjuguées.

Pendant que se réduisait la poche de Montdidier, les Xe et VIe armées continuaient d'ailleurs leur progression et exploitaient une nouvelle tenaille dont le sommet était à Soissons, la branche sud sur la Vesle, la branche nord entre Aisne et Ailette, de Pommiers à Saint-Mard.

L'armée Mangin entrait à Laon le 13 octobre. Deux fois Laon nous avait attendus, les 16 avril et 23 octobre 1917. Cette fois, elle fêtait en pleurant nos soldats triomphants. Et notre avance continuait sans interruption. L'armistice trouvait sur la frontière belge à Chimay et à Rocroy les armées du groupe Fayolle qui avaient achevé l'œuvre de la libération du territoire.

Un tableau permettra au lecteur de mesurer d'un coup d'œil les résultats obtenus par le groupe d'armées Fayolle, outre le gain de terrain, du 18 juillet 1918, date de notre offensive, à la fin d'octobre, c'est-à-dire à la veille de l'armistice *(Voir tableau page suivante)*.

ÉTAT des prisonniers et du matériel capturés pendant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre et d'Octobre 1918, par les armées du G. A. R.

		OFFICIERS	HOMMES	CANONS	MITRAIL-LEUSES	MORTIERS de TRANCHÉE
Juillet	Ire Armée	50	2.378	4	383	47
	IIIe Armée	24	627	1	62	2
	Xe Armée	487	19.303	369	1.820	142
	VIe Armée	91	5.664	120	1.000	40
	TOTAUX	652	27.972	494	3.265	231
Août	Ire Armée	268	11.111	315	2.305	192
	IIIe Armée	88	5.072	64	732	107
	Xe Armée	297	14.817	389	1.054	131
	VIe Armée	4	313	»	32	»
	TOTAUX	657	31.313	768	4.123	430
Septembre	Ire Armée	38	2.285	»	100	»
	Xe Armée	201	9.794	52	633	96
	TOTAUX	239	12.079	52	733	96
Octobre	Ire Armée	209	9.979	94	1.200	150
	IIIe Armée	10	2.567	6	334	12
	TOTAUX	219	12.546	100	1.534	162
TOTAL DES TROIS MOIS ET DEMI		1.767	83.910	1.414	9.655	919

Le 10 juillet (1918), le général Fayolle avait été promu Grand Croix de la Légion d'honneur avec cette citation :

Officier général de haute valeur dont les brillantes qualités d'énergie et de décision se sont maintes fois affirmées au cours de la campagne. Après s'être distingué dans le commandement d'une armée chargée d'opérations offensives, a, comme commandant d'un groupe d'armées, remarquablement coordonné les efforts des troupes sous ses ordres. A réussi, après des combats acharnés, à briser l'offensive de l'ennemi. (*Croix de guerre*).

Le Président de la République venait en personne, le 25 juillet, lui remettre les insignes de l'ordre à son quartier général de Lamorlaye, près de Chantilly, et lui adressait ces émouvantes paroles :

J'aurais voulu, mon cher général, vous remettre ce grand cordon dans la ville même de Château-Thierry que votre science militaire a tant contribué à libérer de l'occupation ennemie. Mais j'aurais eu scrupule à dérober un seul de vos instants en ce jour où ils sont tous consacrés à la conduite de la bataille et à la défense du pays.

En vous faisant cette remise à votre poste de commandement, j'ai, du reste, la satisfaction de pouvoir y associer votre état-major et d'envelopper ainsi dans mes félicitations tous vos excellents collaborateurs.

Je réponds en cela, j'en suis sûr, à votre vœu personnel.

L'histoire de cette longue guerre, mon cher général, rendra inséparables votre nom et le souvenir des grands succès remportés par nos troupes sur la Somme, sur l'Oise, sur l'Ourcq et sur la Marne.

Je vous adresse, du fond du cœur, les meilleurs remerciements du Gouvernement de la République et je suis heureux de vous faire aujourd'hui Grand Croix de l'Ordre de la Légion d'honneur.

Enfin, lorsque Fayolle reçut, un an plus tard (21 octobre 1919), la plus haute récompense des chefs, la médaille militaire, la citation résuma en termes saisissants son rôle au cours de la campagne de France :

Merveilleux soldat qui depuis 1914 n'a cessé de lutter contre l'ennemi. En 1918, l'a saisi à la gorge et a pris une part prépondérante à la victoire. A dirigé les opérations de ses

armées avec une sûreté de jugement, une décision et un sens des réalités, incomparables. A les plus beaux titres à la reconnaissance du pays.

En dehors des honneurs officiels, qui lui devaient attribuer un jour le bâton de maréchal, il est un témoignage qui résume en un bref raccourci le rôle de Fayolle dans la guerre et qu'il convient de citer, car celui qui l'a rendu est le chef suprême des armées alliées, et par conséquent, avait pour le rendre la plus haute autorité. C'est Foch en personne. Présidant l'assemblée générale des anciens élèves de l'Ecole polytechnique, le 16 mai 1920, Foch rappelait à ses jeunes ou vieux camarades les gloires de l'Ecole et il cita son compagnon d'armes en ces termes :

C'est FAYOLLE, *reprenant du service en 1914, pour défendre Nancy, sauver Arras, conduire en 1916 l'offensive violente de la Somme qui usera les Allemands et les fera reculer de Noyon à Saint-Quentin, venant en 1917 en Italie après Caporetto, consolider la ligne du Piave, en particulier par la prise du Monte Tomba. Quand arrive mars 1918, les Allemands, par un effort suprême, tentent de s'ouvrir un passage entre les*

deux armées anglaise et française; la rupture est imminente. En cette sanglante Semaine Sainte, les deux battants de la porte sont un instant écartés, mais Fayolle la referme et met le verrou. Nous pouvons le jour de Pâques chanter l'Alleluia. *Du 9 au 13 juin, il arrête l'armée Von Hutier sur le Matz, puis retient l'ennemi dans sa poussée pour élargir la poche creusée jusqu'à la Marne, et prenant enfin une offensive sans arrêt, il poussera sa marche jusqu'au Rhin de Mayence.*

VII

LE GÉNÉRAL FAYOLLE A MAYENCE

Le général Fayolle devait avoir la vision directe de la victoire. Son groupe d'armées fut chargé de l'occupation des provinces rhénanes. Il connut la joie d'entrer à Mayence en triomphateur. Sur mes carnets de route je relève ces pages écrites le soir du 14 décembre 1918 :

14 décembre 1918. — Entrée de Fayolle et Mangin à Mayence. — Sur la place du Marché qui touche au Dôme, ou plutôt, non pas au Dôme, mais aux maisons qui l'entourent et le pressent, car le vieux monument de pierres rouges est incrusté dans les maisons : seuls, le portail et l'abside sont dégagés. C'est là que les troupes défileront, présentées par le général Mangin, commandant la Xe armée, au général

Fayolle, commandant le groupe d'armées. Au-dessus de la place, on aperçoit les tours et la coupole du Dôme. La foule remplit les trottoirs : elle est aisément contenue par nos soldats qui sont aidés — et le spectacle ne manque pas de pittoresque — par des gendarmes allemands portant le casque à pointe. Sauf que la ville n'est pas pavoisée, il semble au premier abord que nous sommes dans une cité française attendant quelque beau cortège militaire. Si l'on regarde mieux, on voit bien des fenêtres fermées : il est vrai que de nombreux visages apparaissent derrière les vitres. On veut voir : la curiosité est très excitée. Cependant on garde encore quelque réserve. Tout de même, nous savons que les fenêtres étaient désertes quand le pas de parade retentissait sur les places de Lille.

A 2 heures, la musique militaire débouchant de la Ludwigstrasse, qui est la voie principale de Mayence, vient se ranger sur la place. Derrière elle s'avance majestueux, paisible, sur un magnifique cheval noir, le général Fayolle, seul, un peu en avant de son état-major. Bien campé, l'assiette solide, le buste redressé, ses yeux clairs montrant à nu sa belle probité, il donne

l'impression du parfait équilibre, de la forte organisation militaire qui ont tant contribué à notre victoire. Il est, sur ces bords, une image digne du passé qui s'évoque ici. Il incarne le jugement latin, la précision, la méthode, le calme, l'autorité. Tranquillement il va se placer face au Dôme, à côté d'une ligne de généraux parmi lesquels Gouraud venu de Strasbourg et le général Tatain nommé gouverneur de Mayence.

Maintenant c'est le général Mangin, Mangin qui prend sa revanche de l'entrée manquée à Metz à la suite d'une chute de cheval, Mangin qui monte une superbe bête à robe brune et qui a soigné sa tenue : il porte l'uniforme d'avant-guerre, tunique noire qui l'étreint, culotte rouge, gants blancs. La double rangée de feuilles de chêne de son képi brille comme s'il y avait du soleil. Baba, son fidèle ordonnance noir, a dû la frotter comme on fait reluire l'ostensoir d'or pour la procession. La tête un peu de côté, le général est très pâle. Son énergie le soutient, car son bras gauche est mal remis. Ce visage et les gants blancs font comme une tache claire qu'on ne peut perdre de vue. Henri Heine, gamin encore, voyant entrer Napoléon dans Dussel-

dorf, n'avait pu détacher ses yeux du visage et des mains de l'Empereur. Les gamins de Mayence fixent avec avidité nos deux chefs si dissemblables qui se font vis-à-vis, l'un calme et posé, l'autre au visage éternellement tourmenté. Le général Mangin va se ranger de l'autre côté de la place, face au général Fayolle à qui il présentera les troupes.

Rarement défilé fut plus beau. Nos hommes, nos admirables hommes toujours dignes des plus différentes circonstances, avaient encore l'air de livrer une bataille et de la gagner : la bataille de l'ordre français.

Ce furent successivement le 1er régiment de la 1re division (général Mignot), les 110e et 8e de la 2e (général Grégoire), un régiment du corps colonial sous les ordres du colonel Laroque remplaçant le général Marchand, malade, qui manquait à la fête. L'artillerie, surtout la lourde, fut l'objet d'une curiosité particulière de la foule qui, un instant plus tard, vit passer les tanks avec une sorte de surprise recueillie, comme si elle flairait en eux les vainqueurs de la résistance allemande. Et ce défilé fut aux yeux de Mayence le témoignage direct de la puissance française. Mieux que tous les communiqués du

monde, il lui expliqua notre victoire. Car il faut des images à la foule. Ces images-là se fixent dans son imagination pour toujours.

...Le palais grand-ducal est un assez beau monument trapu et lourd, en grès rouge. Napoléon y demeura et l'on y montre encore la chambre de l'Empereur. Là résidera le général Mangin.

Le général Fayolle l'y intronisa. Les deux généraux y furent reçus par les autorités : le conseiller intime Best, gouverneur de la province; le haut bourgmestre Goettelmann, maire de la ville; l'évêque, Mgr Kirstein; les représentants des cultes protestant et juif, le président de la Chambre de commerce, le président et le procureur du tribunal, les conseillers de régence. A tour de rôle, chacun de ces hauts personnages affirma sa volonté, dans sa charge et au nom du corps qu'il représentait, de remplir ses devoirs et obligations et exprima l'espoir d'y être aidé par le Gouvernement français.

Puis il se passa une scène digne des grands moments de l'histoire. Le général Fayolle, d'habitude timide, réservé, parla avec une autorité incomparable. Redressant sa forte

taille, tenant de ses deux mains, derrière son dos, son sabre horizontalement, dictant les volontés de la France, il rappela l'injuste déclaration de guerre, la violation de la neutralité belge, les dévastations de nos pays occupés, et la défaite allemande. Et après ce tableau véridique, il annonça que la France n'userait pas de représailles si l'on obéissait strictement à sa loi. Voici le texte même de son discours :

Il faut que je vous dise toute ma pensée.

La guerre qui a été imposée par l'Allemagne à la France est à la fois la plus injuste et la plus cruelle que l'humanité ait connue. Elle a été conduite avec des raffinements de barbarie tels que le monde entier en a été révolté.

A la suite de la violation criminelle de la neutralité de la Belgique, il a été possible aux armées allemandes d'envahir notre territoire.

Les provinces du Nord de la France ont été systématiquement ravagées, les villages rasés, les villes détruites par le canon ou l'incendie.

Celles qui n'étaient pas sur le front ont été pillées et des trains entiers ont transporté en Allemagne tout ce qu'elles contenaient : linge, meubles, richesses artistiques, matériel d'usine.

Cela ce n'est pas la guerre, c'est le vol, le vol à main armée.

Aujourd'hui, chez nous et en Belgique, des milliers de familles sont sans asile et sans ressources. Leur sol a été transformé en désert.

Telle est la situation que l'iniquité de votre guerre a créée et dont vous demeurez responsables.

Vous avez fait de la terreur un système de guerre; vous n'avez réussi qu'à exaspérer notre force de résistance et à hâter notre victoire.

Depuis le 15 juillet, les armées allemandes, refoulées de toutes parts, ont subi une série ininterrompue de défaites, au cours desquelles plusieurs centaines de mille prisonniers et des milliers de canons sont restés entre les mains des alliés, jusqu'au jour où, acculés au désastre final, vous avez demandé grâce.

Nous voici aujourd'hui au Rhin.

Vous redoutiez de justes représailles, mais la France est restée fidèle à ses glorieuses traditions et les armées de la République ont traversé votre pays sans y faire le moindre dommage.

Nous ignorons, nous, la « *Schadenfreude* », la joie du mal.

Les habitants du Palatinat et de Mayence, dont les grands-parents ont appartenu jadis à la patrie française et ont combattu à nos côtés, ont reconnu la générosité native et la grandeur morale de nos soldats.

Certes, aucun de nous n'oubliera jamais le mal qui nous a été fait, mais personne dans nos rangs n'est capable d'en rendre responsables des femmes, des enfants, des populations sans défense, ou de détruire pour la seule joie de nuire.

Vous n'avez donc rien à craindre, ni dans vos personnes, ni dans vos biens, mais à une condition absolue : c'est que vous vous soumettrez sans arrière-pensée à l'autorité militaire française.

Elle sera représentée à Mayence par le général commandant la Xe armée, le général Mangin.

Acceptez loyalement, dans votre propre intérêt, une situation qui est la conséquence des erreurs, des fautes de l'Allemagne et de sa défaite, et esti-

mez-vous heureux d'avoir en face de vous un peuple qui, sans oublier le sort qui l'attendait s'il avait été vaincu par vous, restera dans la victoire fidèle aux principes de justice qu'il a toujours défendus dans le monde.

L'interprète traduisait au fur et à mesure les paragraphes du discours. Il fallait le suivre sur ces visages démoralisés par la vérité. Aucun spectacle ne fut plus frappant. Fayolle apparaissait terrible et dominateur devant ces fonctionnaires atterrés.

Ces paroles étaient nécessaires. Pour nous, elles furent un véritable soulagement. Le contraste est trop grand entre nos terres ruinées, nos villes et nos villages anéantis, nos populations errantes, nos privations mêmes et ce pays plantureux où l'on ne sent pas que la guerre a passé.

... Dans la voiture qui le ramenait à Kaiserslautern, le général Fayolle dit à son fidèle compagnon d'autrefois, son ancien chef d'état-major de la Somme, le général Duval :

— Cette journée-là vaut une vie.

VIII

LE QUATRIÈME MARÉCHAL

Peu de jours après cette entrée à Mayence, me promenant dans Kaiserslautern où le général Fayolle, commandant le groupe des armées d'occupation, avait installé son quartier général, et causant avec un des officiers de son état-major qui le connaît le mieux, je recueillis de mon compagnon ces récits qui achèvent de le peindre :

— Le calme de Fayolle est légendaire et paraît inaltérable. A la bataille, on ne le voit jamais inquiet. Volontiers on le croirait insensible. Or, je l'ai vu pleurer et je l'ai vu en colère.

— Vous l'avez vu pleurer ?

— En Lorraine, en 1914. Il commandait alors la 70ᵉ division. C'était après la retraite

de Morhange. Il fallait couvrir Nancy. La 70e division tenait le front au nord-ouest de la forêt de Parroy, en avant de Courbessaux. Une brigade, engagée sans avant-garde suffisante et sans échelonnement en profondeur, fut refoulée. Le général Fayolle l'arrêta sur la ligne des artilleurs et ne recula pas ses batteries. C'était le 25 août : la journée avait été dure, les pertes nombreuses. Le soir, visitant le champ de bataille qu'il avait gardé, le général Fayolle pleura.

— Et vous l'avez vu en colère ?

— Dans une colère terrible. Pendant la bataille de la Somme, son labeur était écrasant. Il voulait la victoire, il la poursuivait avec obstination. Le commandement le rendait responsable, et lui-même a toujours réclamé ses responsabilités. Or, ce grand guerrier a une âme bucolique et tendre. Il préfère les jardins aux champs de bataille. Il adore les fleurs, et spécialement les roses. Quand la guerre a éclaté, il taillait ses rosiers à Clermont. Son chef d'état-major, le colonel, aujourd'hui général Duval, qui le connaît bien, lui avait fait aménager un parterre devant son poste de commandement, un petit bout de parterre de rien du tout, mais

un rien suffit aux amoureux et ce rien, dans le désert de la Somme, faisait figure de paradis. Il avait deviné que c'était le seul moyen de contraindre son général à prendre un peu de repos. En effet, de temps à autre, le général Fayolle allait s'asseoir dans son « jardin » et fumait une pipe en surveillant les quelques roses qui poussaient tant bien que mal. Un jour, il ne trouva plus ses roses. Un maladroit les avait effeuillées. Le mal était irréparable. La tempête qui éclate dans un ciel serein n'est pas plus inattendue que le tapage déchaîné tout à coup par le général Fayolle.

Et, après une pause, mon compagnon ajouta :

— Quand je l'ai vu, au palais grand-ducal de Mayence, tenant, derrière le dos, son sabre des deux mains, redressé et majestueux, sa belle honnêteté inscrite sur le visage, et la flamme de la victoire et de la justice dans les yeux, j'ai pensé à l'homme des morts de Lorraine et à l'homme des roses de la Somme.

***

Le peintre anglais Lawrence avait accoutumé de dire que pour réussir un portrait le procédé

était très simple : il suffisait de découvrir sur un visage le trait essentiel et d'en transposer sur la toile la ressemblance; le reste pouvait être inégal ou même faux, le modèle était saisi et fixé. Il oubliait d'ajouter que saisir et fixer ce trait essentiel, c'est précisément tout l'art du peintre.

Le trait essentiel d'un Fayolle, cherchons-le donc en résumant ces notes. Dès qu'il arrive quelque part, dès qu'il est là, les choses s'arrangent, même les plus mauvaises, même les plus tragiques. S'il s'agit de tenir, on tiendra; d'avancer, on avancera. A la retraite de Morhange, une division du 20e corps est en mauvaise posture; les batteries de Fayolle vont la soulager immédiatement. A la bataille du Grand-Couronné, il foudroie l'ennemi devant le bois de Crévic. Arras est menacé, Arras ne sera pas pris : Fayolle et Barbot, sous le commandement de Maud'huy, sauveront Arras. A l'offensive d'Artois, sous le commandement de Pétain, la division Fayolle atteindra tous ses objectifs. La bataille de la Somme est confiée à Fayolle, elle est une victoire lente et continue. Il commande un groupe d'armées; ses armées réussissent au Moronvillers et sur les

deux rives de la Meuse. Il est envoyé en Italie : l'offensive austro-allemande se fixe et le général Maistre reprend le Monte-Tomba. Il revient en France : ses IIIe et Ire armées suspendent la marche ennemie vers Paris et vers Amiens. La IIIe armée (Humbert) supporte le choc du 9 juin et notre offensive du 11 est le premier succès de l'année. Le 18 juillet, l'offensive de ses armées (Mangin et Degoutte) réussit, et c'est l'aurore de la victoire. Le 8 août, c'est l'attaque de Débeney sur Montdidier et d'Humbert sur Noyon. Et ainsi de suite jusqu'à l'armistice.

Jusque dans ses aventures personnelles le maréchal Fayolle semble être protégé : sur le chemin de Gavrelle (2 octobre 1914) l'officier qui l'accompagne est gravement blessé, la voiture est criblée de balles, lui-même revient indemne. En Italie, le 26 janvier, sur la route de Conco, il est victime d'un accident d'automobile : sa voiture reste suspendue sur un rocher, le général Barthélemy, son chef d'état-major, se casse le bras droit, lui-même n'a pas une égratignure. Celui qui l'accompagne doit s'attendre à prendre pour lui tous les risques.

A-t-il donc son étoile ? Si elle pâlissait, le sort deviendrait injuste. Sa chance est en effet

la résultante normale d'un bel équilibre, fait de claire raison, de probité intellectuelle et morale, de juste appréciation du réel et du possible. Au fond, tout cela s'appelle le bon sens. Mais le bon sens est devenu si rare en France que la foule de ceux qui en manquent a résolu de le discréditer : en art il est le goût, au gouvernement il est l'ordre, à la guerre il est la simplification de la manœuvre. Un Fayolle ne complique pas. Il connaît ses ressources. Il a été, quand il le fallait, un spécialiste : en artillerie il est passé maître, et c'est lui qui, sur la Somme, a perfectionné la contre-batterie. Mais les spécialistes sont des subalternes qui fournissent les moyens. Le chef est celui qui groupe les moyens au bon endroit et qui en tire au moment voulu le maximum de rendement.

A ces dons il faut ajouter la force tranquille du travail, et mieux encore une ardente foi et un profond amour. Sans foi et sans amour, il n'est pas d'audace, il n'est pas de passion, il n'est pas de soutien dans l'épreuve, il n'est pas de puissance de persuasion, il n'est pas de rayonnement.

La certitude qu'il remplit son devoir de son mieux communique au maréchal Fayolle une imperturbable sérénité. Ni les événements ni les

hommes ne peuvent rien contre une telle conviction. Son grand corps, sa rudesse paternelle, son large visage au front élevé que la calvitie prolonge, toujours bienveillant et jusque dans la gravité, ses yeux charmants de jeune fille, sa voix chaude et brusque, — il faut lui entendre dire ce mot : le Boche, — tout cet ensemble pacifique d'un grand homme de guerre inspire, impose, propage la sympathie et la confiance. Nul ne s'est jamais repenti de lui avoir donné d'instinct l'une et l'autre. Et le pays moins encore.

Quant à lui-même, étonné des honneurs et cherchant l'origine de son mérite, il en fait hommage à ceux dont il reçut le jour, et il répéterait volontiers l'exclamation de Pasteur parvenu au sommet de la gloire et revoyant à Arbois la maison paternelle : « O mon père et ma mère, c'est à vous que je dois tout... »

Félicité par le maire du Puy, sa ville natale, lorsqu'il fut nommé maréchal de France, il lui a répondu par cette lettre si grande dans sa simplicité :

Le Puy.

Monsieur le Maire,

Je vous remercie bien vivement des félicitations que vous m'avez adressées au nom du Conseil municipal et de la population tout entière de la ville

du Puy. Aucunes ne pouvaient m'être plus agréables.

Je me souviens toujours de la cordiale réception qui m'a été faite dans ma ville natale à mon retour des bords du Rhin et je m'honore grandement d'être le cinquième maréchal de France né sur la généreuse terre du Velay.

J'y reviendrai le plus souvent possible pour avoir la joie d'y retrouver les amis que j'y ai laissés et mes anciens camarades de combat.

Je vous prie de vouloir bien transmettre à tous mes compatriotes l'expression de mes sentiments d'affection et de recevoir pour vous et les membres du Conseil municipal l'assurance de mon entier dévouement.

Le cinquième maréchal du Velay ! Dans un Fayolle sorti naturellement d'une telle famille et d'un tel sol, il faut voir plus loin encore que la génération immédiate des ascendants, il faut imaginer, comme une échelle de Jacob, la chaîne des générations laborieuses et fermes qui ont fait la France, il faut s'incliner devant ce trésor de la race qui, dans la paix, accumule les réserves pour les offrir au pays quand vient l'heure...

Juin-juillet 1920 — mars 1921.

TABLE

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 1.6.21.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

21, rue Hautefeuille, PARIS-VIe

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

CHARLES BAUDELAIRE. — *Les Fleurs du Mal*. Édition critique, revue sur les textes originaux et manuscrits, accompagnée de notes et variantes et publiée par Ad. VAN BEVER. 4 portraits en phototypie . . . . 6 »

— *Le Spleen de Paris*. (Petits Poèmes en prose). 6 »

— *Journaux intimes* . . . . 6 »

HENRY BATAILLE. — *Ecrits sur le Théâtre* . . . . 6 »

— *Le Phalène* . . . . 7 »

— *Les Sœurs d'Amour* . . . . 7 »

LÉON BLOY. — *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* . . . 6 »

— *Le Salut par les Juifs* . . . . 6 »

— *Constantinople et Byzance* . . . . 6 »

CARTON DE WIART. — *La Cité ardente* 2 50

G. K. CHESTERTON. — *Les Crimes de l'Angleterre*, traduit par Charles Grolleau . . . . 3 »

GEORGES CLEMENCEAU. — *Au pied du Sinaï* . . . 6 »

E. DE CLERMONT-TONNERRE. — *Almanach des bonnes choses de France* . . . . 7 »

COLETTE (Colette Willy). — *Dans la Foule*. . . . 3 »

AUGUSTE COMTE. — *Pages choisies* . . . . 6 »

HENRY CORMEAU. — *Folklore angevin. Terroirs Mauges*. — I. Glossaire ; II. Contes, devinailles, chansons, coutumes, etc., etc., 2 vol. 13 20

FRANÇOIS DE CUREL, de l'Académie française : *Discours de réception à l'Académie française* . . . 2 20

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

*21, rue Hautefeuille, PARIS-VIe*

FRANÇOIS DE CUREL. — *Théâtre complet* (6 vol.)

Parus : I. La Danse devant le miroir ; La Figurante . . . . 6 »
II. L'Envers d'une sainte ; Les Fossiles . 6 »
III. L'Invitée ; La Nouvelle Idole . . . 6 »
IV. Le Repas du Lion ; La Fille sauvage . 6 »
V et VI *sous presse.*

EDOUARD DRUMONT. — *Sur le chemin de la Vie* . . 3 »

R. W. EMERSON. — *Hommes représentatifs* (Les Surhumains) . . . . 6 »

ÉLIE FAURE. — *La Roue*, roman. . . . . . . 6 »
— *La Sainte Face.* . . . . 6 »
— *La Conquête* . . . . 6 »
— *La Danse sur le feu et l'eau* . . . . . . 6 »
— *Histoire de l'Art :*
Tome I. L'Art antique . . . . 25 »
II. L'Art médiéval (*en réimpression*). 25 »
III. L'Art renaissant (*en réimpression*). 25 »
IV. L'Art moderne . . . . 30 »

DANIEL DE FOE. — *Moll Flanders*. Traduit par Marcel Schwob . . . . 6 »
— *Lady Roxana ou l'heureuse maîtresse*, traduit par Georges Garnier . . . . 6 »

PAUL GAUGUIN. — *Lettres de Paul Gauguin à Daniel de Monfreid* 7 50

GUSTAVE GEFFROY. — *Nouveaux Contes du pays de l'Ouest.* . . . . 6 »
— *Notre Temps*. Scènes d'histoire . . . . . 6 »
— *Notre Temps*. Années de la guerre . . . . 7 »
— *Clemenceau*. . . . . 6 »
— *Constantin Guys, L'Historien du Second Empire.* Avec 34 reproductions . . . . 66 »

PAUL GÉRALDY. — *La Guerre, Madame...* . . . . . 2 »

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

21, rue Hautefeuille, PARIS-VIe

REMY DE GOURMONT. — *La Belgique littéraire* . . 1 95
— *Les Idées du jour*. Tome I. Octobre 1914-Avril 1915. T. II, Mai 1915-Septembre 1915. 2 vol. 6 »
O. HENRY. — *Contes* . . . . 6 »
J.-K. HUYSMANS. — *Marthe*. Ill. de BERNARD NAUDIN. 6 »
GUSTAVE KAHN. — *La Femme dans la Caricature française*. (448 illustrations dans le texte et 72 hors texte en noir et en couleurs) . . . . 40 »
ANDRÉ MAUREL. — *Le Tour de l'Angleterre*.... . . 7 »
PIERRE MILLE. — *Le Bol de Chine ou Divagations sur les Beaux-Arts*. 3 75
ALBERT NAST. — *L'Enfant dans la lumière*. Ill. en couleurs de GUY ARNOUX, musique d'ANDRÉE FŒGELI . . . . 22 »
GÉRARD DE NERVAL. — *Sylvie*. Bois originaux de P.-E. VIBERT . . . . 35 »
JULES RENARD. — *Les Cloportes* . . . . 6 »
GONZAGUE DE REYNOLD. — *Charles Baudelaire* . . 14 »
ANDRÉ SALMON. — *L'Art vivant*. Avec 12 phototypies. 9 »
GUSTAVE SIMON. — *Histoire d'une collaboration*. Alexandre Dumas et Auguste Maquet . . . . 6 »
GABRIEL SOULAGES. — *Les plus jolies roses de l'Anthologie grecque* . . . . 6 »
STILGEBAUER. — *Inferno*. — Roman interdit en Allemagne pendant la guerre. . . . . 6 »
LOUIS THOMAS. — *L'Esprit d'Oscar Wilde* . . . . 6 »
ERNEST TISSERAND. — *Contes de la Popote* . . . 6 »
— *Pour les Finances d'un dictateur* . . . . . 7 »
P.-J. TOULET. — *Comme une fantaisie* . . . . . 6 »
— *Les Contes de Behanzigue* 27 50
ROBERT VALLERY-RADOT. — *L'Homme de douleur* . 3 30
JEAN VARIOT. — *Les Hasards de la guerre*. . . . 6 »
— *Le Sang des autres* . . . . 6 »
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Nouveaux Contes cruels* 6 »
— *Chez les Passants* . . . . 6 »

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

21, rue Hautefeuille, PARIS-VIe

GILBERT DE VOISINS. — *L'Esprit impur*. . . . . 6 »
AMBROISE VOLLARD. — *Paul Cézanne*. Avec 8 phototypies 7 50
LÉON WERTH. — *Voyages avec ma pipe*. . . . . 7 »
ISRAEL ZANGWILL. — *Les Enfants du Ghetto* . . . 6 »
— *Ce n'est que Mary Ann* . . . . 6 »
— *Les Rêveurs du Ghetto*. T. I. . . . . 6 »
— — — T. II. . . . . 7 »
— *'Had Gadya*. . . . . 2 »

ANTHOLOGIES

Anthologie des Écrivains belges, par L. DUMONT-WILDEN. 2 vol . . . . 12 »
Anthologie des Écrivains catholiques, prosateurs français du XVIIe siècle, par HENRI BREMOND et CHARLES GROLLEAU . . . . 6 »
Anthologie Franciscaine du Moyen Age, translatée et annotée par MAURICE BEAUFRETON 8 50
Anthologie de la Poésie catholique, de Villon jusqu'à nos jours, par ROBERT VALLERY-RADOT . . 6 »
Anthologie des Poètes russes contemporains, par JEAN CHUZEVILLE . . . . 6 »
Anthologie Protestante française (XVIe et XVIIe siècles) recueillie et publiée sous la direction de RAOUL ALLIER. . . . . 6 »
— (XVIIIe et XIXe siècle). . . . . 7 »
De qui est-ce? Recueil de morceaux choisis d'écrivains célèbres, à lire tout haut pour en faire deviner les auteurs. Préface de PAUL REBOUX. VÉRITABLE JEU DE SOCIÉTÉ. 1 vol. avec la clef. . . . . 6 »

4921. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE

COLLECTION DES GRANDS HOMMES DE LA GUERRE

sous le patronage du Comité France-Amérique

Chaque volume . . . . 3 fr. 50

CASTELNAU, par Victor GIRAUD.

FAYOLLE, par Henry BORDEAUX, *de l'Académie Française.*

FRANCHET d'ESPEREY par le Commandant GRASSET.

JOFFRE, par Gabriel HANOTAUX, *de l'Académie Française,* et Lieutenant-Colonel FABRY.

Chaque volume orné d'un portrait.

CIRCUITS DES CHAMPS DE BATAILLE DE FRANCE

Tous les Secteurs en un seul Guide

par GABRIEL HANOTAUX, *de l'Académie Française*

Plus de 100 cartes et vues cavalières dans le texte et 2 grandes cartes

Un volume relié toile bleue . . . . 20 fr.

G. G. Q. Secteur 1

par JEAN DE PIERREFEU

Trois ans au Grand Quartier Général, par le Rédacteur du Communiqué

Deux volumes, ensemble . . . . 12 fr.

LA GRANDE GUERRE, PAR LES ARTISTES

160 lithographies, hors-textes en couleurs ou gravés à l'eau-forte, des meilleurs dessinateurs.

Album in-4° raisin, sous couverture en couleurs. *Broché,* 22 fr. *Relié,* 27 fr. 50

21, Rue Hautefeuille, PARIS (6e)

IMP. DE MATTEIS - PARIS